

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

NOUVELLES

SOIRÉES CANADIENNES

RECUEIL DE LITTÉRATURE NATIONALE

"Hâtons-nous de raconter les délicieuses
histoires du peuple avant qu'il les
ait oubliées."

CHARLES NODIER.

PARAIT LE 25 DE CHAQUE MOIS

JANVIER et FEVRIER

5eme Volume, 1ere & 2eme Livraisons

MONTREAL

IMPRIMERIE GENERALE, 45 PLACE JACQUES-CARTIER

1886

AP21
N8
C.3
P.O.R.

NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES

SOMMAIRE

10. Le diable au bal (légende Canadienne) A. DE HAERNE
 20. Expédition Greely au Pole Nord - - V. BÉLANGER
 30. Les crochets du lac - - - - - W. CAMIRAND
 40. Notre langage (poésie) - - - - - ERNEST MARCEAU
 50. Le Chinois en Chine - - - - - J. A. CHAPLEAU
- Culte des ancêtres
Education
Les lettrés
Le journal en Chine
Chemins de fer
Population, mariages et rapports sociaux
Richesses du pays
Plaies sociales

NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES

Abonnement, payable d'avance - - - - - \$2.00
" payable dans l'année - - - - - 2.50

DIRECTEUR :

M. LOUIS TACHÉ,

OTTAWA.

ADMINISTRATEUR-GÉNÉRAL :

M. HENRI ROY,

DEPT DU SECR. D'ÉTAT, OTTAWA.

Les correspondances, les remises de fonds et les livraisons refusées de la revue devront être adressées à l'administrateur-général.

NOUVELLES

SOIRÉES CANADIENNES

RECUEIL DE LITTÉRATURE NATIONALE

“Hâtons-nous de raconter les délicieuses
histoires du peuple avant qu’il les ait
oubliées.”

CHARLES NODIER.

CINQUIÈME VOLUME

—◆◆—
MONTRÉAL

TYPOGRAPHIE : IMPRIMERIE GÉNÉRALE

1886

NOUVELLES

SOIREEES CANADIENNES

RECUEIL DE LITTÉRATURE NATIONALE

FONDÉ LE 1ER JANVIER 1882 A QUÉBEC ET PUBLIÉ
SOUS LA DIRECTION DE

M. LOUIS-H. TACHÉ

Droits de reproduction réservés

NOUVELLES

SOIRÉES CANADIENNES

RECUEIL DE LITTÉRATURE NATIONALE

LE DIABLE AU BAL

(LÉGENDE CANADIENNE)

C'était un pécheur endurci que le vieux José, et dans le silence, bien souvent, le vénérable Messire DuCoudray avait pleuré les désordres de cette brebis égarée.

Au coin de la forêt, à cinq cents pas du chemin, masquée sous un massif d'érables et de repousses, le mécréant avait établi une salle de danse, où chaque dimanche deux violons et une clarinette invitaient les jeunes gens à venir prendre leurs ébats.

Bien souvent le vénérable curé avait tonné en chaire contre cette profanation du jour du Seigneur. Ces prédications, loin de convertir le vieux pécheur, n'avaient servi qu'à exciter sa verve impie et à le pousser plus avant sur la voie fatale de l'impénitence.

Pour répondre aux saintes admonitions du digne pasteur, l'impie José ouvrait sa salle à l'heure des vêpres, et avec l'attrait ordinaire du fruit défendu, maint jeune homme, mainte jeune fille, désertaient le temple du Seigneur pour lui préférer cet antre de Satan.

Or, voici ce qui arriva :

Baptiste, le fils d'un des habitants les plus opulents, les plus considérables de l'endroit, gars robuste, travailleur infatigable, et par dessus tout excellent chrétien, aimait la *belle Corinne* d'un amour aussi ardent que pur et sincère. Il épouserait la jeune fille au printemps.

Corinne était la fille d'un pauvre ouvrier, et n'avait pour toute dot que son admirable beauté. Elle n'était connue à vingt lieues à la ronde que sous le nom expressif de *la belle Corinne*. De bonne heure, elle avait eu de nombreux adorateurs. Un séjour, hélas trop long pour son bonheur, dans un des grands centres industriels de la république américaine avait fait de la jolie fille une coquette aimant le plaisir, les belles toilettes, les amoureux, et oubliant Dieu. Elle avait agréé les hommages de Baptiste, sans amour, par coquetterie, parce que la recherche de ce jeune homme, qui passait pour riche, lui permettait d'espérer qu'une fois mariée, elle pourrait se payer les fantaisies que sa vanité lui inspirait et que lui interdisait sa pauvreté actuelle. Elle épouserait Baptiste au printemps, par calcul, par amour du luxe, et le pauvre jeune homme se croyait sincèrement aimé.

Par une belle après-midi d'octobre, le brave Baptiste allait trouver Corinne et lui proposait de l'accompagner.

— Donne-moi le bras, fit Corinne. Sortons nous promener. Et elle l'entraîna dans la direction de la forêt.

— Où allons-nous par là, ma charmante fiancée ? Nous tournons le dos à l'église, ma toute belle Corinne.

— L'église ! L'église ! N'as-tu pas assez prié Dieu ce matin ? Veux-tu passer ta vie à marmotter des *pater* et des *ave* ?

— Corinne ! Corinne ! Ne parle pas comme cela !

— Tiens, Baptiste, tu aurais mieux fait de te faire curé, mon cher ! Tu ne seras jamais un amoureux . . .

— Corinne, tu sais que je t'aime, que je t'adore.

— Ta ! ta ! Sais-tu seulement ce que c'est qu'aimer ? As-tu seulement senti battre ton cœur ?

— Assez, Corinne, tu me fais souffrir.

— Tu ne seras jamais ni un amoureux ni un mari, tu n'es qu'un moine manqué. Va, laisse-moi, et elle le repoussa durement.

— C'est mal à toi, ma Corinne bien aimée, de parler ainsi ; tu sais que je ne puis vivre sans toi, que toutes mes pensées, toutes les aspirations de mon âme sont pour toi.

— Des paroles ! Des paroles, Baptiste ! Des faits vaudraient mieux, mon cher.

— Des faits ! Tu demandes des faits, ma bien aimée, mais ignores-tu donc que je suis presque fou de bonheur, rien qu'à l'idée qu'au printemps prochain tu seras ma femme adorée. Ah ! ma Corinne, tu le sais, je t'adore, mais tu me brises le cœur quand tu préfères cette infâme salle de bal à la sainte maison du bon Dieu. Tu as donc oublié les édifiantes leçons de ta pieuse mère qui prie pour toi là-haut, ma pauvre chère Corinne ?

— Laisse-moi, Baptiste. Va sermonner une autre femme, il n'en manque pas qui te désirent pour mari !

— Je n'aime que toi, Corinne, et n'aimerai jamais que toi !

— Tu as tort. Prends une femme qui te suive à l'église et passe sa vie au confessionnal. Pour moi je veux chanter, rire et m'amuser, la jeunesse n'a qu'un temps.

— Corinne ! Corinne, crains que Dieu ne te punisse.

— Fais comme moi, Baptiste, amusons-nous ensemble ou laisse-moi.

— Maudit soit le vieux démon de José, maudit son infernal repaire ! Je te suivrai, Corinne, je rôderai sur toi, et je saurai bien t'arracher aux griffes de celui qui règne dans cette odieuse salle.

— Tu parles de démon et d'infernal repaire, mon beau Baptiste, comme un vrai père Jésuite. — Sais-tu bien que je voudrais bien le voir, moi, le diable, pour savoir comment il est fait.

Et pendant que ces dernières paroles se perdaient dans le rire perlé et sardonique de la jeune fille, un jeune homme, mis au dernier goût de la ville, beau de sa personne, élégant et gracieux vint à passer, lançant à la belle Corinne une œillade provocatrice, accompagnée d'un ricanement chargé de mépris pour le pauvre Baptiste.

— Le beau jeune homme, pensa Corinne.

— Retournons, ma bonne Corinne, fit Baptiste en s'apercevant qu'ils étaient arrivés à la salle de José.

— Va prier, va Baptiste ! Moi je danse, et vive la joie !

Puis, plantant là son futur époux, elle s'élança d'un pied léger à la suite de l'élégant inconnu qui l'accueillit sur le seuil de la salle de bal.

Baptiste, triste, consterné, eut un moment l'idée de retourner sur ses pas et d'abandonner à son destin la malheureuse égarée. — Son cœur saignait, torturé par l'idée que sa fiancée, la moitié de son âme, était exposée aux tentations de Satan, et dansait dans les bras d'un heureux rival. Il avait promis de veiller sur elle. — Il entra.

Corinne triomphait au milieu de la salle, au bras du superbe étranger. Il était beau à ravir son nouveau cavalier. Avec des airs de grand seigneur, faisant verser à tous les amis de Corinne les liqueurs les plus chères, tenant tête à tous et buvant sec.

Les danses se succédaient, et Corinne, l'œil en feu et les traits animés, se livrait avec frénésie à l'entraînement de la valse. Elle s'enivrait de volupté et d'orgueil dans les bras du *beau Monsieur*, comme l'appelaient les gars du village. Dans l'ivresse de son succès, elle avait oublié Baptiste, son fiancé.

Baptiste, rêveur, la mort dans l'âme, assistait à ce bal où chaque note de l'orchestre lui entraît dans le cœur comme la lame acérée d'un poignard.

Il lui semblait que l'œil ardent du cavalier de Corinne, obstinément attaché sur lui, le fascinait, le clouait sur place, lui faisait passer dans le dos le frisson de la fièvre.

Qui pouvait-il être ce démon? Car sans nul doute, ce brillant seigneur était un acolyte de Lucifer déguisé en homme!

Pendant que le pauvre Baptiste était abimé dans ces amères réflexions, une main qui semblait l'écraser, s'abattait sur son épaule et une voix stridente l'interpellait avec un ricardement infernal.

— Hé bien! L'ami Baptiste, on est sombre! Que signifie cet

air de croque-mort ? Fais donc comme ton aimable fiancée ! Sois gai avec les camarades, et buvons à la santé de notre ami Méphistophelès, le roi de la danse.

Et déposant un bong baiser sur les lèvres frémissantes de la *belle Corinne*, le jeune audacieux tendait au malheureux Baptiste, qui sous l'outrage tremblait de colère, un verre rempli d'une liqueur jaune comme de l'or en fusion.

Au même instant, au bruit sinistre et strident de timbales monstres, retentit dans la salle le premier coup de minuit, sonné sur un timbre mystérieux et effroyable. Musiciens et danseurs étaient cloués sur place, le vieux José suait d'ahan et tremblait de tous ses membres, il lui semblait que le sol se dérobaît sous ses pieds vacillants. L'horrible horloge sonnait, un à un, au milieu d'un silence de mort, avec une sinistre lenteur, les douze coups de minuit, dont chacun augmentait l'angoisse de cette scène lugubre, qui glaçait le sang dans les veines des assistants.

Seul, le fier cavalier de Corinne avait conservé son sang-froid et son audace. La jeune fille semblait avoir pris à son contact quelque chose de cette assurance diabolique ; la tête penchée sur l'épaule de son cavalier, elle semblait boire dans ses yeux des flots de voluptueuse ivresse.

Un sourire ironique qui errait sur ses lèvres mi-closes semblait jeter aux assistants ces paroles insultantes :

— Poltrons, vous voudriez qu'on vous aimât et vous tremblez comme des enfants. Admirez mon amant, il est beau, audacieux et je suis fière de son audace.

Cependant, le dernier coup d' l'heure mystérieuse retentissait avec un vacarme infernal au milieu du silence sépulcral qui pesait sur la salle. Le cavalier étranger, posant sa main sur la main de la belle Corinne, et élevant de l'autre son verre débordant de la liqueur d'or :

— A la santé de Béalzébuth notre roi et maître qui, par ma voix, vous convie à ses joyeuses saturnales, s'écria-t-il.

Ses yeux lancèrent deux gerbes de feu, une flamme bleu, et sinistre jaillit de son verre. Ses lèvres enflammées se posèrent sur la bouche de la belle Corinne, sa main brula celle de la jeune fille, et au fracas horrible de coups de tonnerre formidables, de cris et de hurlements perçants, du grincement du cuivre et de l'acier, le suppot de Satan disparut sous terre dans un tourbillon de flamme et de fumée.

Affolés tous s'enfuirent en se signant.

Le lendemain, Corinne avait vieilli de cinquante ans, ses cheveux étaient blancs, ses traits étaient flétris, sur ses lèvres superbes et roses, où la veille encore s'épanouissait un sourire tentateur, s'étalait en cicatrice de brûlure mal guérie, un cercle, trace du dernier baiser de Satan. L'empreinte noire des cinq griffes du diable brûlait sa main, dont hier encore elle était si orgueilleuse. Ses beaux yeux, qui avaient fait battre plus vite tant de jeunes cœurs, étaient fixes et hagards, et disaient la triste vérité, elle était folle.

Du vieux José on n'entendit plus parler.

L'fortuné Baptiste n'a pas conduit sa fiancée à l'autel. Sa vie était flétrie, et il a pris pitié de la malheureuse coquette, devenue pour tous, un objet d'horreur et d'aversion ; il a prodigué ses soins amoureux à l'infortunée, pleuré sa fatale beauté jusqu'au jour où elle expira dans ses bras lui demandant pardon. La terre de la sépulture de la belle Corinne était encore fraîche quand le pauvre Baptiste suivit dans la tombe sa fiancée infidèle, mais tendrement adorée.

A. de HAERNE.

Sherbrooke, janvier 1866.

UN LIEUTENANT DE ROI EN CANADA

M. Léon Gérin a visité, l'automne dernier, les ruines d'un palais des Thermes, à Paris, sous l'ancienne abbaye de Cluny. Il y a vu, sur une pierre tombale, l'inscription suivante :

“ In memoriâ æternâ erit justus—Ps. III. Henri de Longuillies de Poincy, chevalier,¹ en son vivant lieutenant de roi² en Canada, et capitaine aux îles de Saint-Christophe, après avoir donné à l'église de céans un calice d'or, une chasuble de damas, un crucifix d'ivoire et quelques autres ornements, lui a légué par testament cinquante-deux livres de rente annuelle et perpétuelle, à la charge d'une messe haute toutes les semaines.”

“ Priez Dieu

“ Le corps peut mourir

“ Mais l'âme est immortelle ;

“ Et comme elle était belle

“ La justice de Dieu la fera peu souffrir,”

“ Ainsi soit-il.”

Pas de date à cette inscription. Le nom de Poincy me reporte à la famille de M. de Montmagny, gouverneur-général du Canada, de 1636 à 1648, lequel alla mourir aux îles Saint-Christophe, appartenant à l'ordre de Malte, chez le gouverneur de cette colonie, M. de Poincy, son parent.

Sait-on quelque chose du personnage mentionné sur la pierre tombale de l'abbaye de Cluny ?

Bien qu'ayant été lieutenant de roi en Canada, il me semble que ce Poincy n'est pas du tout connu.

¹ Mots presque effacés.

² Mots presque effacés.

La charge de lieutenant de roi n'a pas dû exister parmi nous après l'année 1663.

Je me demande si, avant cette date, le titulaire a jamais résidé en Canada.

Jusqu'à plus ample renseignement, je croirai que M. Henri de Longuillies de Poincy devait être parent de M. de Montmagny, lequel lui aurait fait obtenir le titre de lieutenant de roi en Canada, mais sans l'obliger à demeurer dans cette colonie. Le lieutenant de roi était un officier de l'importance d'un gouverneur de province et même avait le pas sur lui dans certaines circonstances.

Les érudits sont invités à faire connaître leur opinion.

BENJAMIN SULTE.

EXPÉDITION GREELY AU POLE NORD

(TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR NAP. CHAMPAGNE)

I

Le lieutenant Greely, commandant de l'expédition, naquit au Massachusetts et est âgé d'à peu près quarante ans. Il débuta comme simple soldat et sa réputation militaire est très-honorable. De simple soldat il devint caporal, puis premier sergent dans la compagnie "B" du neuvième d'infanterie du Massachusetts. Le 18 mars 1863, il fut nommé second lieutenant dans le 81ème d'infanterie de couleur des Etats-Unis, et au mois d'avril de l'année suivante il devint premier lieutenant.

Nommé major le 13 mars 1885, pour "services fidèles et signalés," il fut promu au grade de capitaine du 81ème d'infanterie de couleur le 4 avril 1865, et le 23 mars 1867 il reçut sa décharge avec mention honorable.

Quand la réorganisation eut lieu, en 1869, il fut enrôlé dans le 5ième de cavalerie, et devint premier lieutenant en 1873, rang qu'il occupe encore aujourd'hui.

II

L'expédition avait pour but d'établir à la baie Lady Franklin un poste polaire (un des treize suggérés par le lieutenant Weyprecht, d'Autriche, le découvreur de la terre de Franz. Josef) et formait partie du projet adopté par le Congrès géographique international à Hambourg, en 1879 dans le but d'établir un certain nombre de postes autour du pôle pour des fins d'observations scientifiques.

L'endroit choisi pour le poste était le plus au nord et le plus difficile d'accès de tous ceux choisis par le Congrès ; c'était le Port des Découvertes, latitude $81^{\circ} 44'$ nord et longitude $64^{\circ} 45'$ ouest.

Le lieutenant Adolphus W. Greely, premier lieutenant dans le cinquième de cavalerie des Etats-Unis, reçut le commandement de cette expédition, et ses instructions lui furent remises en avril 1880.

On devait prendre des observations simultanées de tous les phénomènes physiques ; et les instructions à suivre furent préparées par le Congrès polaire international.

Les observations qui exigeaient la plus grande exactitude étaient les déviations de l'aiguille magnétique, la température de l'air et de la mer, l'ascension du baromètre, et le minimum et le maximum des marées.

L'expédition fut organisée en vertu d'un acte du Congrès, approuvé le 7 mai 1880.

Un vaisseau devait être engagé pour transporter l'expédition à l'endroit choisi pour l'établissement du poste. On se proposait de faire des dépôts de munitions et de provisions le long de la route pour le retour, et aussitôt après le débarquement du personnel au lieu choisi, le vaisseau devait revenir aux Etats-Unis.

Dans le cas où l'on ne pourrait atteindre la baie Lady Franklin, on se proposait de faire un dépôt de provisions et de pièces d'instructions au point accessible le plus éloigné à l'est des côtes de la terre de Grinnell, et d'établir un poste de provisions à l'île Littleton.

Pendant l'été de 1882 et 1883 on enverrait des expéditions pour renouveler les provisions de la colonie et lui procurer les secours dont elle aurait besoin.

Les instructions du lieutenant Greely étaient celles-ci : s'il n'arrivait aucune expédition apportant du secours, il devait abandonner son poste pas plus tard que le mois de septembre 1883, et revenir au sud par mer, en suivant la côte ouest de la terre de Grinnell, jusqu'à la rencontre du vaisseau apportant les secours, ou bien pousser jusqu'à l'île Littleton, où on l'attendrait avec les secours.

Le lieutenant Greely se rendit à St-Jean de Terre-Neuve, et engagea le vaisseau à hélice "le Protéus."

Le "Protéus" était le meilleur et le plus grand des vaisseaux employés pour la pêche à la baleine de Terre-Neuve, solide et spécialement adapté aux explorations arctiques ; et son commandant, le capitaine Richard Pike, qui fut engagé pour le voyage, était probablement le meilleur homme dont on pouvait s'assurer pour diriger un voyage aussi périlleux.

Les hommes qui devaient composer l'équipage furent choisis avec grand soin, et le lieutenant James B. Lockwood partit avec eux de Baltimore pour St-Jean de Terre-Neuve, le 14 juin, par le paquebot Allan.

Une quantité considérable de provisions et de munitions, y compris une maison, des chaloupes, etc., avait été embarquée à bord du "Protéus", et le départ eut lieu de St-Jean, le 6 juillet, ayant à bord le parti d'explorateurs, composé des officiers et des hommes choisis dans l'armée, qui suivent :

1er lieutenant : A. W. Greely, 5ème de cavalerie, météorologiste.

1er lieutenant James B. Lockwood, 23me d'infanterie, météorologiste.

1er lieutenant Frederick F. Kislingbury, 11me d'infanterie, météorologiste.

Le sergent Edward Graef ; corps de signaux, armée des Etats-Unis, astronome.

Le sergent Geo. W. Rice ; corps de signaux, armée des Etats-Unis, photographe.

Le sergent Daird C. Ratston ; corps de signaux, armée des Etats-Unis.

Le sergent Wenfield S. Jewell ; corps de signaux, armée des Etats-Unis.

Le sergent Hampder L. Gardner ; corps de signaux, armée des Etats-Unis.

Le sergent L. Braniard, compagnie L, 2ème de cavalerie.

Le sergent David Linn, " C "

Le sergent Wm H. Cross, du service général, armée des Etats-Unis.

Le caporal Daniel C. Star, compagnie F 2ème de cavalerie.

Le caporal Nicholas Salor, compagnie H 2ème de cavalerie.

" Jos. Ellison " F 10ème d'infanterie.

Le soldat Jacob Bender " F 9ème "

" Francois Long " F " "

" Wm Whistler " F " "

" Hy Biederbick " G 7ème "

" Chs B. Henry " E 5ème de cavalerie.

" Maurice Conwell " B 3ème "

" Julius Frederick " L 2ème "

" Jos Ryan " H " "

" Wm Ellis " C " "

" Schneider.

Le "Protéus" fit escale à Godhaven, et ajouta à son personel le docteur Parry, M. D., en qualité de médecin-assistant, ainsi qu'un Esquimau du nom de Vans Edwards, et un métis, Frederick Shorly Christian.

Ils partirent de Godhaven le 21 juillet, atteignirent Ritenbek le même jour, et y achetèrent plusieurs peaux de phoque, une quantité considérable de nourriture pour les chiens, des chiens, des traîneaux, et plusieurs autres articles.

Le 23 juillet, ils arrivèrent à Upernavik, et en partirent le

29. Aucune rencontre de champs de glace ne fut faite dans la baie de Baffin.

Le 31 juillet, on débarqua aux îles Caley, et on découvrit sur le sommet d'une colline le journal que M. Allen Young en 1875 et 1876. Ils trouvèrent aussi la baleinière et le dépôt de provisions que Sir George Nares y avait laissé en 1875. Ils emportèrent une copie du journal trouvé dans la baleinière.

Le 2 août, on atteignit l'île Littleton. Cette île occupe, par sa situation, une place très importante dans les régions arctiques. Six tonnes et demie de provisions y furent débarquées en cas de besoin. Le lieutenant Kislisbury et le docteur Parry visitèrent l'Anse du bateau de sauvetage (Life Boat Cove) à la recherche des Esquimaux Etah, mais ne purent les découvrir.

Le 3 août, les explorateurs atteignirent le Cap Hawkes, et examinèrent le dépôt fait par les Anglais en 1875. On emporta le petit canot, un baril de rhum et trois caisses de tomates, des provisions qui y avaient été déposées. Le même jour, l'expédition doubla le Cap Collington, et le 4 août fut en vue de Franklin Sound. Le même jour on enfouit 225 rations de pain et de viande dans une petite baie au Nord-Est de la baie Carl Rilter.

Jusque-là le vaisseau ne fit rencontre d'aucun champ de glace qui méritât ce nom, et il ne fut arrêté par la glace qu'après avoir dépassé le Cap Lieber, dans la baie Lady Franklin, à huit milles de son point de destination, où il fut détenu une semaine, ayant été repoussé à plusieurs milles au sud.

On avait d'abord eu l'intention d'établir le poste polaire à la baie du Cours d'eau (Water Course Bay), mais l'eau était peu profonde, et la grande quantité de glaces qu'on y rencontra faisait de cette baie un mouillage dangereux.

On se rendit jusqu'au Port des Découvertes (Discovery Harbour), et le poste y fut établi le 11 août, sur le site même occupé par l'expédition des Anglais en 1875.

On commença de suite à travailler à la construction d'une maison, et on débarqua ce qui était nécessaire pour s'y établir, en même temps que des provisions.

Le poste fut nommé le Fort Conger, d'après le sénateur Conger, du Michigan.

Le 28 août, l'heure de la séparation entre le parti de Greely et l'équipage du "Protéus" arriva. La petite troupe était rassemblée sur la plage de glace et suivait des yeux le "Protéus" qui descendait à petite vapeur la baie Lady Franklin, les laissant à la merci du Nord et de ses rigueurs.

Le soir de ce même jour la température tomba plus bas que le point de congélation, et le glacial hiver arctique commença pour eux. Ils achevèrent leur maison à peu près une semaine après le départ du "Protéus". Ils souffrirent plus du froid pendant les premiers jours qu'en aucun autre temps. Plus tard, dans le mois de décembre, le thermomètre descendit à 50 et à 60 degrés plus bas que zéro, et demeura à ce point pendant plusieurs jours de suite; mais même à cette température, l'amusement favori du cuisinier était de danser sur un banc de neige, la tête et les bras nus, et les pieds chaussés de pantoufles. Pendant le jour les hommes portaient des habits ordinaires, mais leurs vêtements de dessous étaient très épais.

Cinq des hommes s'occupaient de travaux scientifiques et du camp pendant une partie de la journée, sous la direction du lieutenant Greely, les autres travaillaient pendant à peu près une heure, et passaient le reste du temps à s'amuser. Tous couchaient dans des bancs-lits. L'habitation était chauffée par un grand poêle à charbon, la température moyenne était de 50 degrés au-dessus de zéro. Les jeux d'échecs, de

cartes, de dames, et la lecture constituaient les amusements du soir. La vie était loin d'être ennuyeuse, et plusieurs hommes ont dit qu'ils n'avaient jamais passé deux années aussi heureuses que celles passées au fort Conger.

Le 15 octobre, le soleil disparut pour 135 jours, et un crépuscule dont la durée variait d'une demi-heure à 24 heures lui succéda. Pendant deux mois l'obscurité fut telle qu'on ne pouvait distinguer l'heure au cadran d'une montre.

Le 11 avril, le soleil reparut à l'horizon et il fut visible pendant 135 jours.

Pendant trois mois on put distinguer les étoiles sans interruption. Le baudrier d'Orion et la grande Ourse étaient les plus brillantes. L'étoile polaire était visible presque perpendiculairement au-dessus de la tête.

A l'œil nu on pouvait distinguer une étoile d'un degré plus petite qu'on ne le peut ici. La lune demeurait en vue pendant des périodes de onze à douze jours.

Dans cette solitude, la scène était, ces soirs-là, à la fois effrayante et sublime. Au Nord, les aurores boréales se déroulaient avec éclat, et les constellations entouraient la lune comme autant de diamants ; un silence de mort régnait sur tout cela, et l'homme, seul, pensait involontairement au suicide, tant cette solitude terrible l'accablait.

L'électromètre, instrument dont on se sert pour s'assurer de la présence de l'électricité, fut essayé, mais sans résultats. Les tempêtes de neige étaient très fréquentes, mais il pleuvait très rarement.

La plus grande vitesse du vent pendant une tempête épouvantable, fut calculée à 70 milles à l'heure.

Pendant les deux années que les explorateurs passèrent à la

baie Lady Franklin, on observa que l'aiguille magnétique ne demeura jamais immobile, excepté pendant les tempêtes.

Les aurores boréales étaient très-belles, mais elles n'étaient pas à comparer à celles de l'île Disco et d'Upernavik. Autant qu'on peut en juger elles ne produisaient aucun bruit, et en général elles avaient la forme d'un ruban. Les plus brillantes furent observées au Sud-Ouest. Sir George Nares rapporta en 1876, qu'on ne pouvait distinguer son ombre à l'aide de ces aurores boréales ; mais le lieutenant Greely la distingua parfaitement. On ne s'aperçut d'aucuns phénomènes électriques, à part un roulement de tonnerre que l'on entendit deux fois vers le nord.

Pendant le cours des observations des marées on découvrit un fait très intéressant : c'est que le courant formé par les marées à la baie Lady Franklin venait du Nord ; tandis que celui de la baie Melville et du cap Sabine venait du Sud. La température de ce courant du Nord est de deux degrés plus chaude que celle du courant du Sud.

On se servit d'une tige en fer enfoncée dans le sable pour mesurer les marées. A la baie Lady Franklin, pendant les marées du printemps, l'eau montait de huit pieds, tandis qu'au cap Sabine, pendant les plus hautes marées, l'eau montait de douze pieds. Le ressac ne fut observé que deux fois pendant deux ans. A la baie Lady Franklin, la moyenne de la température de l'eau était de 29 degrés au-dessus de zéro, soit trois degrés au-dessous du point de congélation.

Des loups pesant 90 livres furent tués aux alentours du fort Conger, et on y rencontra aussi des renards et autres animaux. Il y avait un manque remarquable de poisson. La capture d'un saumon de quatre livres, dans le lac Alexander, lac d'eau douce quinze pieds au-dessus du niveau de la mer, surprit grandement les explorateurs. Pendant les deux années entières on ne prit que deux petits poissons dans la baie ou dans la mer, et il y en a très peu au nord du cap Sabine.

La végétation à la baie Lady Franklin est à peu près la même qu'au cap Sabine, et consiste en mousse, lichen, saules et saxifrage. Plusieurs explorations furent faites par les membres de l'expédition. Le 19 mai 1882, placé à une élévation de 2000 pieds, à l'endroit même où le Dr Hayes avait déjà fait une observation, à peu près à la même date, le lieutenant Lockwood, muni d'une très forte lunette d'approche, et la promenant sur le bassin de Hall et le détroit de Robertson, ne put distinguer rien autre chose que des montagnes de glace et la côte nord-est du Groënland. A cet endroit même le Dr Hayes prétendit avoir découvert une mer polaire libre.

Ce fut pendant cette excursion que le lieutenant Lockwood et le sergent Braniart (le 10 mai 1882) atteignirent la plus haute latitude à laquelle on était jamais parvenue, 83° 24' nord, longitude 40° 46'. Ce fut sur une île à laquelle ils donnèrent le nom d'île Lockwood. C'était à une distance de 300 milles au nord de la baie Lady Franklin. Mais, pour y arriver, on fut obligé de parcourir plus de 1,000 milles, ayant été repoussé à une distance de 50 milles parfois par les glaces ou sur les étendues d'eau libre.

Lockwood constata que la végétation était la même qu'à la baie Lady Franklin, mais ne put découvrir aucun indice d'un courant polaire ou d'une mer polaire libre.

Les seuls animaux de mer qu'on aperçut à 83° 24' de latitude furent le wabrus et le phoque, et chose étrange à constater, il n'existe pas de wabrus à la baie Lady Franklin.

La déviation de l'aiguille magnétique était de 104° à l'ouest, plus d'un quart de cercle.

La côte nord-est du Groënland se prolongeait jusqu'au point où il était parvenu. Cette côte fut explorée jusqu'au 83° 35' de latitude ; elle formait un cap qu'ils nommèrent le cap Robert Lincoln.

En 1882, le Dr Parry, suivant la route Maikman, alla à la dérive pendant une journée dans l'océan polaire, au nord du cap Joseph-Henry, et se sauva par terre, abandonnant presque tout ce qu'il possédait.

Pendant le cours de la même année (1882), le lieutenant Greely, au printemps, et plus tard dans l'été, fit une excursion à l'intérieur de la terre de Grinnell, et découvrit le lac Luzen, d'une étendue de 60 milles par 10, dont les eaux viennent du Cap de glace (Ice cape) au nord de la terre de Grinnell.

En 1883, Lockwood, pendant une exploration, fut arrêté près du cap Bryant, à une distance de 125 milles de la baie Lady Franklin, par une nappe d'eau à l'ouest des côtes de la terre de Grinnell. La largeur de cette nappe d'eau variait de 200 verges à cinq milles, mais au nord on ne voyait que des amoncellements de glace aussi loin que la lunette d'approche pouvait porter. Lockwood estimait qu'avec les provisions dont il s'était muni, et dont l'épuisement avait causé son retour l'année précédente, il pourrait atteindre le 85° nord, si cette étendue d'eau ne lui avait fermé la route.

On ne découvrit aucune dépouille fossile pendant le voyage, à part quelques troncs d'arbre sur la terre de Grinnell.

Dans la même année (1883) Lockwood et Braniard réussirent à traverser la terre de Grinnell, et à une distance de 90 milles de l'anse d'Archer, atteignirent l'extrémité d'une anse formée par la mer de l'ouest ; on lui donna temporairement le nom d'anse Greely. Du centre de l'anse, par 80° 30' de latitude et 78° 30' de longitude, Lockwood aperçut l'extrémité de la côte nord, à peu près 20 milles à l'ouest, la côte sud ayant une étendue d'à peu près 50 milles, le cap Lockwood se trouvant à une distance de 70 milles, apparemment une terre séparée de celle de Grinnell.

La terre nouvellement découverte reçut le nom d'Arthur.

Lockwood cotoya, en allant et en revenant, un cap de glace presque perpendiculaire d'à peu près 150 pieds. Il suivait les contours de la terre de Grinnell, et était séparé en deux par une étendue de terre qui mesurait à peu près 60 milles entre le cap du nord et celui du sud.

III

Après avoir déposé Greely et ses gens à la baie Lady Franklin le 28 août, le "Protéus" revint à St. Jean de Terre-neuve, ramenant à son bord le caporal Starr et le soldat Ryan, de l'expédition Greely, qu'on avait remplacés.

Le voyage du "Protéus" à la baie Lady Franklin est considéré comme très remarquable.

Au mois de juin 1882 le vapeur "Neptune" fit voile de St-Jean avec des provisions pour le parti Greely.

L'expédition se composait de l'assistant-chirurgien F. H. Hoadley ; du sergt. Geo. W. Wall ; et des soldats Richard Haggée, Joseph Palmerts, et M. Barnell. Le chirurgien Hoadley devait remplacer le Dr Parry et le sergt. Wall, et les soldats devaient prendre la place de ceux qui avaient besoin de repos à cause de leur santé.

Le vaisseau rencontra tant d'obstacles en tentant de se frayer un chemin au milieu des champs de glaces de la mer Arctique que sa machine se brisa, et que le commandant W. M. Beebee crut prudent de revenir sur ses pas, ce qu'il fit après avoir débarqué des provisions et des embarcations au Cap Sabine et à l'île Littleton, et il arriva à St-Jean le 24 septembre.

Au commencement de l'année 1883, on commença à s'occuper de l'organisation d'une expédition pour porter secours aux explorateurs, et vers le milieu de mai tout était prêt.

E. A. Garlington, premier lieutenant du 7ième de cavalerie, fut nommé commandant de l'expédition.

Les hommes du lieutenant Garlington furent choisis avec le plus grand soin. Le vapeur le "Protéus" fut engagé de nouveau et on s'assura des services du capitaine Pike, qui le commandait lors de son remarquable voyage en 1881.

Le lieutenant Garlington et ses hommes partirent de New-York pour St-Jean au commencement de juin.

A St. Jean, l'expédition s'embarqua sur le "Protéus," qui avait été chargé de vêtements, de provisions et d'autres choses, et partit le 29 juin pour les régions arctiques à la recherche de Greely.

Le "Yantic" de la marine des Etats-Unis, sous les ordres du commandant Frank Wilders, reçut ordre de faire route avec le "Protéus" afin de lui procurer toute l'assistance possible.

Le 6 juillet le "Protéus" toucha à Godhaven, et Garlington, après s'être procuré toutes les provisions qu'il put trouver, mit le cap au nord.

Le 19 le "Protéus" toucha une banquise de glace solide, au-delà de laquelle on aperçut l'île Belgone. Le 20 il arriva à une des îles Cary que le lieutenant Garlington visita. Il prit connaissance de documents laissés par Nares, et après avoir doublé le cap Alexandre il entra dans le hâvre de Pandore le 22 au matin.

La température était très agréable, et il n'y avait pas de glaces en vue. Le lieutenant Garlington décida, en conséquence de ne pas faire de dépôt de provisions à l'île Littleton—on lui reprocha sévèrement cette action dans la suite—mais de faire son premier dépôt au cap Prescott. Cependant un peu avant midi, le vapeur fit rencontre de banquises à travers lesquelles

il s'ouvrit très lentement un passage jusqu'au matin du 22 ; le vaisseau se trouvait alors à quatre milles du cap Albert, et ne pouvait avancer ; Garlington prit alors le parti de revenir sur ses pas.

Le "Protéus" remit le cap à l'île Sabine, et était presque parvenu à la mer libre quand il fut entouré par les glaces qui se refermaient sur lui. Toute tentative pour scier un passage à travers fut vaine. Les glaces en se réunissant broyaient les bastingages de tribord soulevèrent les planches du pont et pénétrèrent jusque dans les soutes.

La cale s'emplissait rapidement, et il était évident qu'il était impossible d'empêcher le vaisseau de sombrer.

Les écoutilles furent ouvertes et on se mit en toute hâte à jeter les vêtements, les provisions, munitions, etc., sur la glace, La plus grande partie de la cargaison qui fut ainsi déchargée sur la glace, tomba à la mer et fut perdue.

A six heures du soir la glace s'ouvrit, et le vaisseau fut rapidement englouti. On dépouilla les mâts de leurs vergues, au moment où le vaisseau disparaissait sous la glace. Après le désastre, la scène du naufrage était des plus lugubres à voir.

La glace se pressa autour de l'espace occupé par les naufragés, et à certains moments, d'énormes morceaux de glace se séparant de la banquise, menaçaient d'entraîner avec eux les hommes et les provisions. Plusieurs choses purent être sauvées, mais on en abandonna la plus grande partie.

Toutes les provisions destinées à Greely se perdirent avec le "Protéus" ; on en conserva juste assez pour procurer quelque confort à Garlington et ses gens pendant la retraite.

Les embarcations chargées ne purent être mises à flots à cause de la marche de la glace entre le rivage et la banquise. A la fin les glaces s'arrêtèrent, et les naufragés transportèrent

sur le rivage ce qui leur restait de provisions. Ceci fut accompli au milieu d'incroyables difficultés.

Comme toutes les provisions apportées à Greely venaient d'être englouties dans le naufrage du "Protéus," Garlington commanda la retraite sur le champ.

On fit au cap Sabine, un dépôt pouvant contenir 500 rations, afin que les gens de Greely pussent, comme cela semblait certain, faire route vers le sud. On prit toutes les précautions possibles pour bien cacher les effets, et l'on fit de plus certaines marques qui pouvaient être aisément aperçues. Le lieutenant Garlington plaça dans la fosse un manuscrit contenant tous les détails du naufrage.

A l'île Littleton, Garlington laissa un récit du désastre et des indicateurs touchant la marche du vaisseau de la compagnie. Le départ se fit de l'île Littleton.

Le lieutenant Colwell, avec un bateau légèrement chargé, se dirigea sur Upernavik, tandis que Garlington et ses gens prirent à travers le détroit de Smith, cotoyant le Groënland jusqu'au cap York, traversant la baie de Melville, pour arriver à Upernavik le 24 août. Ils étaient en bateau depuis trente jours, et avaient fait 600 milles au milieu d'une mer couverte de glaces.

Dans un endroit aussi au nord que le cap Sabine, il fut quand même impossible de découvrir aucunes traces de Greely.

Le 2 septembre, le vaisseau "Yantic," arriva à Upernavik. Il avait suivi le "Protée" et était arrivé à l'île Littleton le 3 août. C'est alors que le capitaine eut connaissance du naufrage du "Protée," par le manuscrit laissé dans la fosse.

Le lendemain, d'après les indications laissées par Garlington,

on commença des recherches sur les côtes de Groënland, depuis le cap Alexander jusqu'à cap Robertson.

On fouilla minutieusement tous les endroits qui auraient pu abriter les naufragés jusqu'à Upernavik où l'on trouva les restes de l'expédition Garlington.

Le "Yantic" n'avait pu découvrir aucune trace de Greely, seulement étant au Port danois (Danish Harbor) le 12, le gouverneur à bord, rapporta que le vapeur danois "Sophia" (conduisant l'expédition de Norkensjolds) était arrivé d'un port situé à 30 milles au nord du cap York, et que le capitaine affirmait qu'un Esquimau lui avait raconté que deux hommes de l'expédition Greely étaient arrivés avec leurs traîneaux l'hiver précédent, tous jouissaient d'une assez bonne santé, sauf le Dr. Parry qui était mort. Les hommes étaient retournés à la baie de Lady Franklin.

Un autre Esquimau déclara que tous les officiers de l'expédition Greely avaient été assassinés par leurs hommes.

Aucun des Esquimaux ne fut cru, parce que l'on sait d'avance qu'ils sont ordinairement portés à mentir et à donner à leurs récits des traits émouvants et fabuleux.

N'ayant pu secourir Greely, le but de l'expédition était manqué par la perte des provisions, et Garlington résolut en conséquence de revenir aux Etats-Unis. Il s'embarqua sur le "Yantic" et on fit voile vers St-Jean de Terre-Neuve, qu'on atteignit le 13 septembre.

L'insuccès de cette expédition inspira beaucoup de regrets et provoqua beaucoup de critique. Le côté grave de cette affaire était que Greely avait été deux ans sans recevoir aucun secours, et il était douteux qu'il eût pu faire une heureuse retraite sans avoir sous sa main les provisions promises. Le lieutenant Garlington fut sévèrement blâmé de n'pas avoir fait

un dépôt à l'île Littleton avant de s'aventurer audelà de cette place. Le général Hazen, officier en chef des signaux, déclara que le lieutenant Garlington avait reçu des instructions particulières avant son départ, lui enjoignant de débarquer les provisions du "Protéus" sauf pour les postes plus au nord, à l'île Littleton, dans sa marche vers le nord, et s'il pouvait atteindre la baie de lady Franklin, recharger le tout à son retour. Le lieutenant Garlington nia avoir reçu de tels ordres. Il avait reçu un papier sans signature dans l'enveloppe qui renfermait ses devoirs, et comme ce papier ne portait aucune marque officielle, il ne pouvait, en conséquence, regarder ceci comme ses instructions. La discussion fut telle que le lieutenant Garlington demanda une enquête. Le secrétaire de la guerre blâma sévèrement le chef du département des signaux pour n'avoir pas écrit sur cette feuille, une partie des devoirs de Garlington.

Le 31 octobre, on créa un comité d'enquête, qui recueillit pendant plusieurs semaines tous les témoignages capables de l'éclaircir. Les délibérations de ce comité ne furent livrées au public qu'en février 1884. La conclusion était que le lieutenant Garlington s'était trompé en ne séjournant pas assez longtemps au hâvre Pandore (Pandore Harbor) pour recevoir les secours du "Yantic" qui lui eussent permis d'établir un poste d'hiver à Life Boat Cove, ou à l'île Littleton : mais on déclarait en même temps que cette erreur avait été commise dans un temps où des complications extraordinaires rendaient des plus difficiles l'exercice de ses fonctions de commandant, erreur pour laquelle il était dégagé de toute responsabilité.

L'insuccès de l'expédition fut attribué aux omissions et aux erreurs commises par l'officier à la tête du corps des signaux.

Conséquemment, le désastreux échec qu'eut à subir l'expédition qui devait secourir les explorateurs fut uniquement causé par la négligence de débarquer des provisions à quelques endroits accessibles, près de l'embouchure du détroit de Smith avant d'entreprendre une navigation périlleuse audelà

de cette place. Si l'on avait agi en conséquence, la perte du "Protéus" n'aurait pas mis en péril la vie des hommes, de l'équipage, ni celle des explorateurs qui devaient être secourus en allant au Nord. Le lieutenant Garlington aurait pu revenir vers les postes qu'il avait établis, et essayer ensuite de mettre à exécution la fin de ses plans en organisant un convoi de traîneaux qui côtoyerait le Groënland, pour atteindre les explorateurs qui se trouvaient à la baie de Lady Franklin.

On discuta l'efficacité d'une troisième manière de secourir les explorateurs qui eût pu être avantageuse pour Greely et ses compagnons, mais on conclut qu'il était inutile et trop tard pour envoyer une autre expédition le même automne, quand on avait la certitude qu'ils devaient hiverner à plusieurs centaines de milles du campement de Greely, sans aucun espoir de franchir cette distance, tandis qu'en attendant l'été suivant, on pouvait envoyer des secours avec plus de chance de réussite.

Greely et ses compagnons ne pouvaient compter que sur eux-mêmes, et leur existence future dépendait des vents et de la glace, parce qu'à cette époque, il n'y avait personne qui pût communiquer avec eux, et ils étaient presque dépourvus de provisions.

Le 27 septembre, Norkensjold envoya de Scrabsters la dépêche suivante à Washington : "Pendant mes explorations dans les glaces intérieures, le Dr. Nathorst, du vapeur "Sophia" jeta l'ancre dans une baie voisine du cap York, le 7 juillet. Depuis Godhaven, le docteur avait avec lui, pour lui servir d'interprète, un Esquimau nommé Haus Christian, lequel fit rencontre à Godhaven d'un parti composé d'une dizaine d'Esquimaux venus de Wolstenholm. Ils déclarèrent que quelques-uns de leurs compagnons leur avaient raconté que le commandant de l'expédition américaine qu'ils nommaient "Husleigh" (probablement Didingburg) et un autre homme de l'expédition, arrivés à un endroit au nord du détroit de Smith, étaient morts

à cette place, et que les autres hommes étaient retournés à l'île Littleton." Malheureusement le Dr Nathorst ne connut ces détails qu'à son retour de Godhaven. J'ai moi-même fait parler Christian, et je suppose son récit parfaitement croyable. Plus loin, entre Waigatter et le cap York, je fus informé par un Esquimau que deux membres de l'expédition américaine étaient morts et que les autres étaient retournés à l'île Littleton. Ce télégramme et le récit des Esquimaux au port Danois (Danish Harbour) furent les seules nouvelles obtenues sur le compte de Greely depuis le retour du "Protéus" de la baie de Lady Franklin en 1881.

Le 17 décembre 1883, le président des États-Unis nomma une commission composée du général W. B. Hazen, chef du corps de signaux, du capitaine George W. Davis, du 14^{me} infanterie, choisi par le secrétaire de la guerre, du capitaine James A. Green, et du commandant B. H. McCalla, désignés par le secrétaire de la marine.

Cette commission était chargée d'équiper une nouvelle expédition.

Le Congrès américain vota une somme de vingt-cinq mille dollars, promise comme récompense à celui qui donnerait des nouvelles de Greely et de ses compagnons, et les baleiniers furent requis de faire toutes les recherches possibles qui pourraient lui faire découvrir les infortunés explorateurs.

III

Après avoir passé deux hivers au Fort Conger à faire des recherches scientifiques, le lieutenant Greely avec tous ses gens au complet, leva le camp.

Dans le mois de février 1883 on se prépara à retraiter en faisant un dépôt au Cap Baird, douze milles au sud.

Tous les jours les hommes inquiets regardaient au-delà de la baie Lady Franklin, espérant toujours apercevoir une ouverture dans la glace, afin de pouvoir revenir dans leurs foyers.

Le 19 août, on annonça avec joie que la glace était brisée. Tout avait été préparé, et ce jour-là même tous s'embarquèrent sur un petit bateau à vapeur. Ils furent obligés d'abandonner leurs chiens ; quatre barils de lard et une quantité d'huile de phoque furent laissés pour leur servir de nourriture.

Ils traversèrent la baie Lady Franklin, au Cap Baird, une distance de treize milles, et suivirent les côtes de la terre de Grinnell en allant vers le sud jusqu'au cap Hawkes.

On fit la rencontre d'une grande quantité d'énormes morceaux de glace et le petit bateau courait, à tout moment, le danger d'être broyé. A plusieurs reprises toutes les embarcations furent sur le point d'être perdues. Les souffrances endurées par les hommes furent excessives. Ils se trouvaient alors à moins de 50 milles du Cap Sabine.

Pendant le voyage du Cap Hawkes à l'île Bache, le vaisseau fut surpris par les glaces qui se solidifièrent autour de lui, à 10 milles au sud du Cap Hawkes.

En treize jours ils dérivèrent 25 milles au sud, souffrant terriblement du froid, jusqu'à moins de onze milles du Cap Sabine ; ils furent obligés d'abandonner leur embarcation à vapeur vu qu'elle était solidement attachée aux glaces.

Les glaces demeurèrent immobiles durant trois jours, et à plusieurs reprises le parti parvint à moins de deux ou trois milles du Cap Sabine, et en fut éloigné par des vents du sud-ouest. On tua cinq phoques pendant la dérive. Pendant ce temps, un fort vent de nord-est les rapprocha à moins d'un mille de l'île Brevoost, mais il leur fut impossible d'y atterrir.

Le 22 septembre s'éleva un ouragan comme ils n'en avaient jamais vu sur la mer arctique. La banquise sur laquelle ils se trouvaient était lancée de côté et d'autre par la tempête, les vagues passaient au dessus d'eux à plusieurs reprises, l'eau gelait sur eux et leur causait d'atroces souffrances. La nuit arriva terriblement noire et lugubre. Le vent jetait les glaciers les uns contre les autres, et de sinistres craquements avertissaient les hommes que le moment de mourir était arrivé pour eux. Personne n'ignorait qu'à chaque minute la banquise pût se briser et la mer les engloutir.

La première lueur du jour leur fit voir qu'il ne restait presque rien de la banquise sur laquelle ils étaient. La mer en poussa une autre près d'eux, et les hommes réussirent à sauter dessus.

La tempête diminua peu à peu et ils atterrirent à la Pointe-aux-Esquimaux, près de la baie de Baird, le 29 septembre, ayant dérivé durant 19 jours, après l'abandon de l'embarcation.

On établit un campement temporaire, et des éclaireurs furent envoyés au Cap Isabella et au Cap Sabine. Ils furent de retour au bout de quelques jours. Tous les cœurs furent remplis d'horreur en entendant leur récit. Ils avaient découvert des provisions cachées par Sir George Nares en 1875, au Cap Isabella et au port Payer, mais le temps les avaient presque totalement gâtées. Ils trouvèrent aussi celles cachées par Beebe au Cap Sabine en 1882, et une petite quantité sauvée du naufrage du "Protéus" en 1883, et cachée par le lieutenant Garlington et le colonel Well.

Ils apprirent aussi le sort du "Protéus" par les documents que le lieutenant Garlington y avait aussi cachés.

Tout le monde savait parfaitement que la mort de presque tous était inévitable bien avant que le vaisseau qui viendrait les délivrer pût forcer le passage dans la baie Melville.

Le 21 octobre, le lieutenant Greely déposa sur l'île Brevoost, un document déclarant que les explorateurs étaient campés entre le cap Sabine et l'île Cocked Hat. Le lieutenant Lockwood fit la même chose à l'île Stalknecht, et y déposa aussi le compte-rendu de l'expédition de la baie Lady Franklin.

Le parti se rendit alors au cap Sabine et y établit un camp permanent.

On fit des efforts pour relever le moral des hommes au moyen de lectures légères et intéressantes.

Tous jouissaient d'une santé excellente et, à part leur position isolée, tout allait bien.

Les travaux au fort Conger, les observations, les explorations et la retraite au cap Sabine, tout s'accomplit sans perte de vie, sans maladie, ni accidents sérieux, ni même sans engelures (*post vites*).

Greely et ses lieutenants accomplirent des travaux scientifiques très importants pendant ces deux saisons. On explora à peu près 2,500 milles de pays, et des observations thermométriques et météorologiques furent faites.

On commença à travailler à la construction d'une maison, quelques jours après leur arrivée au cap Sabine, et ils y entrèrent le 1er novembre ; elle reçut le nom de campement Clay (Camp Clay).

Il leur restait alors à peine mille rations, et personne ne s'était habitué à la privation, qui pourtant devenait nécessaire dans les circonstances. Dès le moment où Greely s'aperçut que ses hommes affaiblissaient physiquement et moralement, il décida de faire quelque chose pour retremper leur courage ou subir passivement la terrible perspective qui s'offrait à eux. On décida de se procurer les pro-

visions laissées par Nares au cap Isabella en 1876, à environ 35 milles de leur campement. Le 2 novembre, les sergents Rice et Linn aidés des soldats Abson et Fredericks furent envoyés. Ils prirent un traîneau chargé de provisions et des *sleeping baggs*. Quand ils laissèrent leur campement, le thermomètre marquait 35 degrés au-dessous de zéro et le vent était très froid. Ils voyageaient difficilement, et ce n'est qu'au bout de trois jours qu'ils arrivèrent au dépôt et découvrirent la viande. Ils avaient laissé plusieurs autres choses à quelques milles en arrière, et marché la dernière journée n'ayant que leur traîneau et un peu de thé, mais avec l'idée de manger de la viande lorsqu'ils l'auraient trouvée. Après avoir chargé leur traîneau ils retournaient pleins d'espérance pour l'avenir, lorsque Ellison, malgré les avertissements de ses compagnons, voulut absolument manger de la neige. Il mouilla ses mitaines qui se gelèrent, et par suite lui gelèrent les mains. Ils se pressèrent autant qu'ils le purent, mais Ellison devenant de plus en plus faible à cause de la douleur qui lui causaient ses mains, ils s'aperçurent qu'il avait les pieds entièrement gelés aussi. Ils passèrent une nuit terrible, par une température de 30 degrés au-dessous de zéro, et avec un compagnon qui exigeait des soins incessants afin de l'empêcher de geler à mort, ses chaussures furent coupées et ils lui frottèrent les pieds plusieurs heures, afin de rétablir la circulation du sang.

Le lendemain, ils continuèrent leur route avec un fardeau de plus. Frederick supportant Ellison, tandis que Rice et Linn conduisaient le traîneau. Mais leurs forces faiblirent, et ils furent obligés de faire une nouvelle halte. La nuit, passée dans une aussi horrible situation est impossible à décrire, et plusieurs fois Ellison les pria de le laisser mourir là, et de continuer leur route avec les provisions ; mais on décida de le ramener. Ils firent une butte pour les provisions, et en marquèrent l'endroit avec un fusil, Ellison fut attaché sur le traîneau, et l'on marcha jusqu'à ce que Linn tombât épuisé. Il était certain qu'ils mourraient tous s'il ne leur arrivait.

quelque secours d'une manière ou d'une autre. Rice fut donc envoyé seul au campement pour avoir de l'aide. Le secours tant désiré arriva enfin dans la personne de Brainard, vingt-six heures après le départ de Rice. Lockwood et le Dr Parry arrivèrent longtemps après. Avec ces nouveaux venus, il fut possible de continuer le voyage, et à l'arrivée au campement, on constata qu'Ellison avait les pieds tellement gelés qu'il n'était plus possible d'entretenir aucun espoir, et ses doigts étaient détachés des mains. Quelques instants après ses pieds et ses doigts se disloquèrent sans qu'on les amputât. Il vécut dans cette abominable condition depuis cette triste journée jusqu'à l'heure de la délivrance. Le soin que ses compagnons prirent de lui est le plus éclatant témoignage qu'on puisse citer, pour montrer la charité et la confraternité qui existaient au milieu d'eux.

Les exploits de chasse devaient être accomplis par Long, qui était un habile tireur en même temps qu'un chasseur fortuné, il était donc d'une grande utilité pour procurer de la nourriture aux explorateurs.

Le 1er janvier, un des hommes, le sergent Cross, mourut du scorbut. C'était le premier décès depuis le départ des Etats-Unis. Son corps fut enterré près du campement.

Les courageux explorateurs poursuivaient quand même leur tâche au milieu des souffrances et des privations de toutes sortes qu'ils eurent à endurer. En mars 1884, le sergent Long, étant sorti pour chasser, s'aventura sur le côté nord-ouest du Mont Caley, vis-à-vis le détroit de Hayes, et il aperçut trois caps à l'ouest du plus éloigné de ceux qui avaient été remarqués par Nares, en 1876. Le détroit se prolonge vingt milles plus loin à l'ouest que ne l'indique la carte anglaise, mais il est probablement fermé par la terre qui se voit du côté ouest.

Le peu de provisions qu'on avait au commencement de l'hi-

ver, fut distribué par bouchées, et rendu au mois d'avril, tout avait été consommé jusqu'à la dernière miette.

Il restait encore ce qu'on avait réservé à Ellison pour lui sauver la vie, en novembre, à une quinzaine de milles du campement. Price et Fredericks s'offrirent pour aller chercher ce qu'on pourrait encore trouver de cette réserve. C'était une entreprise périlleuse que deux hommes essayassent, faibles et exténués comme ils étaient, de faire ce que quatre hommes bien portants n'avaient pu accomplir.

Ils prirent des provisions pour cinq jours avec eux, un traîneau, etc. Ils cherchèrent trois jours sans pouvoir découvrir aucune trace des provisions laissées au dépôt six mois auparavant. La neige couvrait entièrement l'endroit, et pendant leurs recherches désespérées de côté et d'autre, Price fut subitement pris d'une hémorragie des intestins dont il mourut en quelques instants dans les bras de son compagnon. Price était né à Baddeck, C. B., où son père vit encore. Tout jeune il se rendit aux Etats-Unis et devint artiste-photographe; plus tard il étudia le droit à Washington. Afin de prendre part à l'expédition, il s'était fait admettre dans le corps des signaux. Il remplissait les fonctions d'artiste-photographe de l'expédition, et était en même temps correspondant du "N.-Y. Herald." Fredericks déposa le corps de son compagnon dans une fosse de glace et fit encore de nouvelles recherches; finalement, n'ayant pu rien trouver il put regagner, en chancelant, le campement de Clay, apportant des nouvelles propres à augmenter davantage le désespoir et le découragement des pauvres infortunés.

Le 5 avril, le métis Frederick Christian Mouroi, le 6, le sergent Linn, le 9, le lieutenant Lockwood, et le 12, le sergent Jewell, tous mouraient de faim. Leurs corps furent portés près de la fosse de Cross, et déposés à ses côtés.

Le 30 avril, on éprouva un déplorable accident par la mort

de l'Esquimau, James Edwards, qui se noya en chassant le veau marin ; son kujak fut broyé par la glace nouvellement prise.

Les services de cet homme étaient des plus appréciables, parce que son vaisseau lui permettait d'approcher aisément les veaux marins, et de sauver les oiseaux blessés qui tombaient à l'eau. La perte de cet homme et de son canot, ôtait à ces malheureux leur dernière ressource : celle d'avoir quelques morceaux de veau marin pour les empêcher de mourir de faim.

C'est vers cette date que Greely découvrit que la cap Sabine faisait partie d'une île et n'était pas lié à la terre ferme comme l'avaient supposé plusieurs géographes. Il est séparé de la terre par un détroit de peu d'étendue, qu'on nomme aujourd'hui détroit de Rice, en mémoire de celui-ci.

Les explorateurs demeurèrent dans leur habitation, jusqu'en mai époque, où les dégels les contraignirent de chercher un endroit plus élevé ; ils dressèrent une tente à la place choisie, après avoir recouvert le sol d'un double de toile. Les étuis à dormir (*sleeping bags*) ont la forme d'un soulier de chevreuil et peuvent contenir deux hommes. S'il eut été possible de les remuer et de les aérer chaque jour, on n'eût pu demander rien de mieux pour dormir. Mais la vapeur causée par leur haleine et l'humidité de l'atmosphère faisaient durcir ces étuis et par suite ils adhéraient à la terre, ce qui les rendaient insupportables.

Pendant le jour, les malheureux explorateurs sortaient de ces étuis assez pour qu'ils pussent s'asseoir. Une fois sortis, le frimas se remassait abondamment dans la fourrure et se fondait aussitôt qu'ils s'y retiraient pour dormir. Ils ne recevaient aucune chaleur, sauf celle qui s'échappait de leur corps.

La mort atteignit encore quelques-uns des survivants et con-

tinua de faire de nouvelles victimes de temps à autre. Le 19 mai, Ellis mourut, Rolston le 23, Whitter le 24, et Graël le 27.

Le lieutenant Kislingbury mourut le 1er juin. Il restait tout juste assez de force aux survivants pour s'éloigner en rampant des cadavres de leurs compagnons.

Le corps du caporal Salor, qui mourut le 3 juin, fut porté près d'un *ice foot* parce qu'on n'eut pas la force d'aller plus loin.

On essaya tout ce qui était possible pour raffermir le moral des gens ; chaque homme parla des productions et des ressources de son pays, raconta sa vie et ses aventures pendant les nombreuses courses qu'il avait faites au fort Conger. Greely parla de toutes choses, politique, religion, histoire et science. Le Dr. Parry expliqua la conformation du corps humain, les principes de la médecine, et définit les caractères et les effets des poisons et des antidotes. Leur amusement favori consistait à imaginer le menu qu'ils commanderaient à leur arrivée au pays. Ainsi les heures et les jours se traînaient moins lentement.

Ils étaient depuis longtemps dans cette incroyable situation, voyant leur mince approvisionnement diminuer graduellement, et sachant que chaque bouchée qu'ils prenaient les rapprochait plus promptement d'une mort inévitable.

Le seul événement pénible à décrire au milieu de ce récit héroïque, est la mort du soldat Henry, qu'on fusilla, le 6 juin, parce qu'il avait volé des provisions. On laissa son corps sur le lieu de l'exécution.

Les survivants étaient réduits à se nourrir de veau marin bouilli, et de morceaux de peaux qu'ils déchiraient après leurs habits, de plantes marines de sassafras (*shrinep*), de mousse et de broussailles.

Le jour où l'on fusilla Henry, le 6 juin, le Dr Parry mourut ; Gardner le 12, Bender le 16, et Schneider le 18.

Le Dr Octave Parry, chirurgien de l'expédition, était né au Havre, en France, et il avait reçu une brillante éducation. Il prit part à une expédition française envoyée dans les régions arctiques. Il avait passé plusieurs années avec les Esquimaux à la baie Lady Frankklin et à la terre de Grinnell. Plus tard, il partit avec l'expédition de Hawgate, et après l'insuccès de cette entreprise, il se fixa à Disco, dans le Groënland, d'où il fut appelé pour accompagner Greely.

Les corps de Parry, Gardner et Bender furent traînés près de celui de Salor, mais il leur fut impossible d'en faire autant de celui de Schneider, les forces leur ayant manqué, ils l'abandonnèrent près du campement. Quelques jours après, une violente bourrasque renversa leur tente, et ils restèrent dans cet état jusqu'au moment où ils furent retrouvés.

Malgré leur incroyable position, pas un de ces malheureux ne s'imaginait être sur le point de mourir ; aussi ils expiraient sans souffrances et sans angoisses. Ils étaient tellement abatus qu'ils sentaient venir la mort avec la plus grande indifférence. La faim les avait privés de toute sensation, et le trépas leur apparaissait comme un bienfait au milieu de tant de malheurs. Les premières épreuves furent douloureuses, mais il vint un temps où l'on souffrit passivement, sans la moindre plainte.

Quelquefois deux hommes étaient dans un étui et s'il arrivait à l'un d'eux d'expirer, son compagnon demeurait des heures entières à côté du cadavre, étant trop faible pour en sortir le mort.

Les hommes s'éteignaient les uns après les autres, et ils avaient perdu toute espérance lorsqu'un coup de sifflet de la chaloupe du vaisseau " Bear " les tira de leur mortelle agonie.

Brainard et Long réussirent à se frayer un passage à travers les lambeaux de tente qui les enveloppaient, et une fois dehors ils purent se traîner au haut d'une côte près du campement, d'où ils pouvaient facilement distinguer la position du Cap Sabine.

Ils n'aperçurent rien en premier lieu, et Brainard retourna en indiquant par le désespoir peint sur sa figure, qu'il n'y avait plus d'espoir. On discuta sur la cause probable du bruit, et l'on conclut qu'il avait été produit par le vent en passant sur le bord d'un bidon en ferblanc.

Cependant Long, s'étant trouvé à un endroit plus élevé de la côte, et ayant examiné plus attentivement le point d'où il avait cru entendre venir le son, une tache noire, surmontée d'une colonne de fumée frappa sa vue, et son oreille put distinctement percevoir un faible son ; alors le pauvre infortuné comprit que les secours arrivaient enfin. Il éleva le pavillon qui avait été abattu par le vent. Ce pavillon avait une apparence bien triste ; il était composé d'un dos de chemise de flanelle, d'une jambe de caleçon et d'un morceau d'étamine bleue, cloués à une rame.

Long, ne pouvant supporter une telle fatigue, s'affaissa sur le rocher. Comme la chaloupe approchait du rivage, il put se relever de nouveau, et dans son empressement à se montrer, il perdit l'équilibre et roula en bas de la côte. Quelques instants après il était dans les bras de ses libérateurs.

IIII

La commission nommée pour secourir Greely ne perdit pas un instant pour accomplir sa mission.

Au commencement de février, le gouvernement des Etats-Unis fit l'acquisition, en Angleterre, du baleinier "Thetis,"

reconnu pour être le plus solide et le plus étanche de la flotte baleinière de Dundee, et presque en même temps, il achetait aussi le vapeur "Bear" à Terre-Neuve, lequel arrivait à New-York le 14 du même mois.

Le 19, le gouvernement anglais offrit généreusement l'usage de "l'Alert," pour coopérer au secours de l'expédition Greeley, comme une marque de reconnaissance, pour la part que le gouvernement des Etats-Unis avait prise, dans les recherches pour retrouver le "Resolute". L'offre fut acceptée, et quelque jours après, "l'Alert" arrivait à New-York.

On chargea les vaisseaux d'une grande quantité de hardes, de provisions, et d'une infinité d'autres effets des plus utiles. Les équipages furent choisis avec le plus grand soin, et le commandement de l'expédition fut confié au lieutenant W. Schley. Tout ce qu'il était possible de faire fut fait, et l'on n'épargna aucune dépense capable d'aider au succès de l'entreprise.

Le lieutenant Schley prit le commandement du "Thetis," le "Bear" était commandé par le capitaine Ernory et "l'Alert" par le commandant Coffin.

Les vaisseaux quittèrent St-Jean de Terre-Neuve comme suit : Le "Bear" le 3 mai, le "Thetis" la semaine suivante et "l'Alert" le 27. Il ne se passa rien de remarquable de St-Jean à Upernavik.

Depuis Upernavik jusqu'au détroit de Smith, l'expédition fut sérieusement embarrée par d'énormes bancs de glace. Des banquises immenses ne purent être évitées qu'avec beaucoup de vigilance et de soin.

Chaque occasion d'avancer quelque peu fut saisie, et pendant plusieurs centaines de milles les vaisseaux furent obligés de s'ouvrir une voie à travers des champs de glace, de plusieurs pieds d'épaisseur, ou de voguer à toute vapeur dans les

étendues libres, sans venir en collision avec les banquises. Le "Thetis" et le "Bear" arrivèrent au cap Sabine le 18 juin. Rendus à la baie de Melville, ils firent la rencontre de deux baleiniers faisant partie de la flotte baleinière de Dundee, "l'Aurora" et le "Wolfe."

La récompense de \$25,000 offerte par le gouvernement des Etats-Unis au premier qui trouverait Greely, faisait courir certains risques aux baleiniers, risques qu'ils n'eussent pas voulu courir sans cet appréciable dédommagement.

Le "Thetis" atteignit le cap Parry le 20, et l'île Littleton le 27. Ici on examina le dépôt fait par Beebe en 1882, et il fut trouvé intact.

Le "Bear" arriva le lendemain, et ils partirent sur le champ pour le cap Sabine, où ils abordèrent l'après-midi du même jour.

Le lieutenant Colwell (un des officiers de la malheureuse expédition du "Protéus") s'embarqua dans la chaloupe et visita le dépôt laissé par le "Protéus" en 1883. L'enseigne Harlow fut envoyé vers la butte de l'île Stalknecht (Cairn) et M. Taunt vers celle de l'île Brevoost.

Les traces de Greely furent découvertes dans les deux (Cairns) huttes. L'enseigne Harlow trouva dans la sienne une feuille de calpin ordinaire, sur laquelle on trouva ces mots écrits au crayon :

"Octobre le 23, 1883.

Cette hutte contient les registres originaux des explorations faites à la baie Franklin, ainsi que le journal particulier du lieutenant Lockwood, et une collection de photographies. Le parti est campé à mi-chemin entre le cap Sabine, et Cocked Hat. Tous bien.

J. B. LOCKWOOD,

1er lieutenant 23me infanterie.

M. Taunt trouva dans sa hutte, une lettre écrite par Greely lui-même portant la date 27 octobre 1883, sur laquelle on lisait :

“ Mes gens sont établis sur le côté ouest d'une petite presqu'île, qui relie le dépôt de l'anse Wreck avec un autre plus à l'ouest, à peu près d'égale distance entre le cap Sabine et l'île Cocked Hat. Tous bien.

A. W. GREELY.

Le site occupé par Greely étant connu, le lieutenant Colwell fut rappelé, et des biscuits, des couvertures, du thé de bœuf furent placés dans la chaloupe, qui se dirigea aussitôt vers les pauvres explorateurs, pour leur annoncer l'arrivée des secours.

La chaloupe poussa plusieurs coups de sifflets, à différentes reprises, et c'est ce bruit qui fut entendu par les survivants, couchés dans leur tente renversée.

A huit heures du matin, sous un brillant soleil, bien qu'il fit encore excessivement froid, on aperçut des signaux de détresse, à une distance d'à peu près sept milles. La chaloupe fut immédiatement dirigée vers le rivage à toute vitesse, et en abordant l'on trouva Long sans connaissance.

Le pilote qui fut le premier près de lui, lui fit entendre des paroles encourageantes, et s'informa où était Greely. Long ayant désigné le lieu de leur campement ; ils ne tardèrent pas à découvrir la tente. Pendant ce temps Long était conduit à bord du “ Bear.”

“ Est-ce vous, Greely ? ” demanda le pilote en arrivant.

“ Oui. Coupez la tente, ” fut la réponse.

Le lieutenant Colwell pénétra dans la tente par l'ouverture que le pilote venait d'y faire. La lumière en dedans était

trop sombre pour lui permettre de distinguer aucune chose, mais il entendit une voix qui lui recommandait de prendre beaucoup d'attention, afin de ne pas marcher sur Connell et Ellison.

Il trouva Greely couché sous la tente et les perches renversées sur lui. Biederbeck était debout, et Ellison et Connell reposaient chaque côté de l'ouverture, ce dernier paraissant mort. Colwell passa par-dessus eux, et après avoir traîné Greely dehors, il put l'asseoir. Greely était tellement faible, qu'il avait beaucoup de difficulté à avaler les miettes de biscuit que Colwell lui présentait. Colwell s'occupa ensuite des autres hommes restés sous la tente, et avec l'aide de ses hommes, il parvint à les asseoir et à leur faire manger du biscuit et du pemican. Une petite bouteille de caoutchouc, contenant à peu près une roquille de rhum, fut trouvée suspendue dans la tente, probablement conservée pour des fins médicales. Colwell en fit boire le contenu aux survivants.

Brainard et Biederbeck furent traînés hors de la tente, et enveloppés de couvertures de laine.

L'intérieur de la tente présentait un aspect que les libérateurs n'oublieront jamais. Une seule perche était encore debout, et la toile de la tente oscillait autour ; le sol était recouvert de toutes sortes de boîtes vides, d'une boîte de baromètre, d'un fusil, de boîtes à chronomètre, de vieilles hardes, de précieux instruments météorologiques, etc., etc.

Plusieurs des hommes du "Thetis" et du "Bear" arrivèrent à ce moment ; parmi ces derniers se trouvaient les capitaines Schley et Ermory, les docteurs Ames et Green, l'enseigne Harlow, l'ingénieur Melville, M. Taunt, qui apportaient tous de nouvelles provisions, des couvertures, etc.

Les malheureux explorateurs ne s'étaient pas lavés depuis onze mois. L'ordure et la suie couvraient leur figure au point de rendre leurs traits méconnaissables.

Les nouveaux arrivés firent tout en leur pouvoir pour soigner convenablement leurs infortunés compagnons. Le docteur Ames, chargé de leur faire prendre leur nourriture, leur en administra en petite quantité. On fut obligé de surveiller les matelots, parce qu'ils auraient pu nourrir les pauvres explorateurs à la dérobée. Leurs cœurs étaient plus grands que leur science et leur jugement.

Greely et ses hommes furent enveloppés de couvertures et portés sur des brancards aux chaloupes, puis de là aux vaisseaux.

On embarqua à bord du "Thétis" Greely, Connell, Brainard, et Biederbeck ; Fredericks et Ellison à bord du "Bear".

Après avoir mis les vivants en sureté, le capitaine Ermory et Colwell, avec leurs hommes, s'occupèrent à déterrer les cadavres des explorateurs morts. Chaque corps découvert fut enveloppé dans la toile de la tente ou avec des couvertures maintenues par des cordes, et ils furent portés aux embarcations par les matelots. On retrouva douze corps. C'étaient ceux de Lockwood, Kislingbury, Graël, Jewell, Ralston, Cross, Linn, Henry, Whistler, Ellis, Schneider et Frederick Parry, enterrés sur les bordages, ne purent être retrouvés, Christian. Les corps de Rice, Gardner, Salor, Bender, probablement parce que les vents les avaient poussés à la mer.

Une fois les recherches pour retrouver les corps terminées, il fallut aviser pour les transporter aux vaisseaux. Le "Thétis" et le "Bear" étaient ancrés à trois cents pas du rivage. Un vent violent soufflait à ce moment et une débâcle générale semblait imminente. Pendant le trajet pour se rendre au vaisseau, on crut à plusieurs reprises que les embarcations étaient englouties. La mer passait par-dessus les chaloupes, et la force du vent pouvait les chavirer à tout instant ; finalement ils purent tous aborder sains et saufs. Les corps furent

portés sur le pont et recouverts de bâches. Alors les vaisseaux se dirigèrent vers le cap Sabine, et y arrivèrent à quatre heures du matin.

L'équipage du " Bear " visita de nouveau le campement Clay, et conserva précieusement tout ce qu'ils découvrirent dans leurs minutieuses perquisitions.

Tout le travail officiel de l'expédition, les plans, esquisses, plaques photographiques, dessins scientifiques furent retrouvés et placés à bord du vapeur.

Le 23 au matin, on revisita l'île Littleton, et ensuite on leva l'ancre pour le retour. Le 30 juin, le " Thétis " et le " Bear," rencontrèrent plusieurs des vaisseaux de la flotte de Dundee, à la hauteur de l'île Nesternholm.

On leur annonça la découverte de Greely et de ses gens, afin qu'ils restassent dans leurs lieux de pêche et qu'ils ne fussent pas tentés d'affronter les périls du détroit de Smith, pour gagner la récompense de \$25,000.00, offerte par le congrès américain.

En traversant la baie de Melville, le " Thetis " et le " Bear " rencontrèrent " l'Alert " et le " Loch Garry ", à la hauteur de Devils Thumb, entourés par les glaces. On leur apprit la délivrance de Greely, et " l'Alert " fit voile aussitôt avec le " Thétis " et le " Bear " pour St-Jean, Terre-Neuve.

On arriva à Disco le 8 juillet, et trois jours après Ellison mourut, ayant subi une seconde amputation, rendue nécessaire par la perte de son sang, à mesure que les organes digestifs reprenaient leurs fonctions.

Le corps de Christian fut laissé à Disco, pour être inhumé au Groënland.

On arriva à St-Jean le 17 juillet, et la nouvelle de la délivrance de Greely fut aussitôt annoncée dans toutes les parties du monde civilisé.

VICTOR BÉLANGER.

LES CROCHETS DU LAC

Un jour, vers la fin du mois de juillet 1882, M. Brumath, professeur en villégiature à Nicolet, sur les bords de la rivière du même nom, armé de sa carabine et de ses lignes, s'en vint frapper à la porte du bureau de ses amis, Paul Emile et de Norimac.

— Tiens ! c'est vous M. Brumath.

— Oui, messieurs, c'est moi, et si le cœur vous en dit, nous allons descendre la rivière ensemble. J'ai une magnifique chaloupe à ma disposition, le temps est beau et je vous promets une promenade des plus agréables.

— Accepté, répondirent les deux amis. Il est quatre heures de l'après-midi, et nos clients voudront bien nous excuser pour le reste de la journée. D'ailleurs, une fois n'est pas coutume. Allons !

La proposition du professeur ne pouvait être refusée. Celui-là seul, qui a visité Nicolet et ses environs, peut dire combien il est difficile de résister aux charmes que présente une excursion vers le lac. Aussi les joyeux compagnons ne se firent pas prier longtemps pour profiter de cette bonne aubaine.

La distance entre la ville et l'embouchure de la rivière dans le fleuve St-Laurent, à la tête du lac St-Pierre, est d'environ trois milles.

Rien de plus agréable et de plus enchanteur que de parcourir cette distance par la fin d'un beau jour d'été. A droite et à gauche le regard rencontre les paysages les plus dignes d'admiration, décorés d'une riche verdure, entrecoupés de rési-

dences princières. Ici, ce sont des scieries dont les puissantes machines, continuellement en activité, donnent l'ouvrage et la vie à des centaines de personnes ; là, ce sont de braves cultivateurs occupés aux travaux de la moisson et faisant, de temps en temps, résonner l'air de leur voix joyeuse. Ailleurs, dans les anses, le long des îles, sur les rivages, l'on voit de nombreux amateurs qui se livrent aux plaisirs de la pêche. Enfin de quelque côté que nous jetions les yeux, la nature nous présente le spectacle de la vie dans toute sa simplicité et sa majesté.

On sent son âme s'élever vers le Créateur pendant que les pensées les plus douces viennent assiéger notre esprit.

A la vue de ce panorama incomparable, en extase devant des beautés si simples et si sublimes, semées avec tant de profusion sur les rives de la rivière Nicolet, les vers du poète nous reviennent à la mémoire, et l'on se surprend à s'écrier :

O temps, suspends ton vol, et vous, heures propices,
Suspendez votre cours !
Laissez-nous savourer les rapides délices
Du plus beau de nos jours !

.
*

Il était quatre heures de l'après-midi. La journée avait été orageuse. De nombreuses averses étaient venues rafraîchir la température. Mais, vers la fin du jour, les nuages avaient disparu, le ciel était clair et un soleil radieux brillait dans toute sa splendeur.

— N'oubliez pas les lignes, avait dit Brumath à ses amis.

Tous trois sautèrent dans la frêle embarcation et les voilà partis.

Ils s'en vont, doucement entraînés par le courant, après avoir jeté leurs lignes de chaque côté de la chaloupe. Les rayons du soleil se brisent sur une eau limpide dont la surface est faiblement ridée par un vent frais.

De temps à autre les trois compagnons regardent leurs lignes qui sont toujours veuves de poissons. Dans l'espérance que ces derniers ne tarderont pas à mordre l'hameçon, on fume la cigarette, on admire les beautés des paysages et chacun se fait un devoir de raconter une anecdote, de dire un bon mot.

Une heure s'était à peine écoulée depuis l'instant du départ et déjà le clocher du village avait disparu ; les excursionnistes étaient arrivés à la tête du lac St-Pierre.

Le soleil était encore haut, mais on remarquait quelques nuages à l'horizon.

La brise se faisait plus fraîche.

Les vagues du fleuve plus tourmentées, se refoulaient à l'entrée de la rivière et se brisaient avec sur le rivage.

L'œil embrassait l'immense espace ouvert devant lui à la surface des eaux. A cette heure où l'occident commençait à s'embraser des derniers rayons du jour, le spectacle était véritablement beau.

Oh ! qu'elle est grande et profonde la puissance de Celui qui commande à ces flots et qui a pu leur dire :

“ Ici vous viendrez et vous n'irai pas plus loin ! ”

Les trois amis, émus et plongés dans de profondes réflexions, avaient continué à ramer lentement et se trouvaient à plusieurs arpents du rivage.

Soudain, une idée vint à de Norimac.

— Mes amis, comme nous sommes en quête d'émotions, aimeriez-vous à traverser de l'autre côté ? C'est une affaire d'une heure seulement. Nous irons visiter quelques amis de la Pointe-du-Lac et nous reviendrons à la veillée. Nous aurons l'avantage de jouir d'un " beau soleil couchant " en plein lac. Voyons, qu'en pensez-vous ?

— L'idée est magnifique, répartit Paul Emile.

— Excellente, ajouta M. Brumath.

— Alors, repart de Norimac, ferme sur les rames, et en avant ! Toi, Paul Emile, attention au gouvernail. Si tu ne nous conduis pas à bon port, nous te jetons dans le lac.

— Ne craignez rien, faites votre devoir et je vais faire le mien.

Aussitôt De Norimac et Brumath saisissent leurs avirons et se mettent à ramer avec vigueur, pendant que Paul Emile entonne " *Les stances à l'océan.*"

Large horizon, solennelle étendue,
 Immensité des ondes sans repos,
 Combien de fois ma pensée éperdue
 S'est élancée au-delà de tes flots.
 Combien de fois, les nuits où tu te lèves,
 Quand jusqu'aux cieux tu portes ta fureur,
 Je suis venu contempler sur tes grèves
 De tes efforts l'immense et sombre horreur !

Combien de fois tu brisas dans l'orage,
 Le lourd vaisseau qui revenait vainqueur !
 Le lendemain, sous un ciel sans nuage,
 Tu caressais la barque du pêcheur.
 Ah ! si je perds la foi qui nous anime,
 Ah ! si de Dieu mon cœur vient à douter,
 Je reviendrai sur tes bords, mer sublime,
 Pour entrevoir encor l'éternité !

Mais, pendant que les gais rameurs frappent les eaux en cadence et répètent ce chant qui va se perdre dans le lo...ain, quelques nuages s'élèvent à l'horizon.

La brise devient de plus forte en plus forte ; les vagues se gonflent, et le roulis de la chaloupe s'accroît ; bientôt elle devient difficile à conduire, et un grand nuage sombre envahit le ciel avec une rapidité extraordinaire. Le vent souffle même avec violence. Le ciel se dérobe sous épaisse nuée qui se reflète dans les ondes du lac. Tout annonce un orage, une tempête.

Nos rameurs sont devenus tout-à-coup silencieux, pensifs. Ils sont seuls, au milieu du lac, dans une frêle embarcation, le jouet des vagues et du vent. Autour d'eux, la mer se gonfle en furie, sur leur tête le ciel est en feu et la foudre éclate à coups redoublés.

Que faire ? Comment lutter contre les éléments qui se déchaînent ? Quel spectacle ! Quelles pensées leur traversent l'esprit !

Impossible d'atteindre le rivage qui se trouve encore éloigné ! Partout de l'eau, des vagues immenses, des éclairs et le bruit formidable du tonnerre !

Le spectre de la mort est là, menaçant, terrible, effroyable !

A chaque instant les rameurs s'attendent à disparaître sous les flots.

La tempête redouble de violence et la position devient désespérée.

Paul Emile est toujours au gouvernail. Sa figure a revêtu la pâleur livide d'un cadavre.

Ses deux compagnons ne sont guère plus rassurés, mais tous

conservent leur sang-froid. Bien que la manœuvre soit inutile, ils continuent toujours à ramer à tours-de-bras.

Un silence de mort règne entre eux.

Tout-à-coup, Paul Emile s'écrie :

— Oh ! ciel ! regardez en arrière.

De Norimac et Brumath se détournent, et, horreur ! une succession de vagues immenses, poussant des torrents d'écume soulevés par le souffle de l'aquilon, jaillissent dans l'air, et viennent à la rencontre de la chaloupe.

— Nous sommes perdus, s'écrie Brumath avec l'accent du découragement.

— Ramons toujours, reprend DeNorimac. Paul Emile, toi, gouverne de manière que la chaloupe coupe la vague dans l'épave. Sinon, c'en est fait de nous !

Puis, sans dire un mot, les trois amis exécutent ce commandement et récitent intérieurement leur "acte de contrition."

Presqu'en même temps, la chaloupe monte sur la première vague, qui se retire soudainement pour faire place à la suivante ; la chaloupe fait une chute de trois à quatre pieds de hauteur et est de suite recueillie par la seconde vague qui la jette à la troisième et ainsi de suite.

Le danger est imminent.

Les trois amis sont dans l'anxiété et en proie aux angoisses les plus poignantes.

A chaque minute, à chaque seconde, la vague furieuse vient battre la chaloupe et menace de la chavirer ou de la briser en éclats. Ainsi flottant au gré des flots, les rameurs se laissent envahir un instant par les plus sombres pensées. L'éter-

nité se dresse devant eux, avec son cortège sinistre de craintes et de remords.

Enfin, après une lutte, ou plutôt une agonie de près d'une heure, le vent se modère quelque peu, les vagues deviennent moins furibondes, et "chacun de ces flots que Dieu seul peut dompter" devint plus calme.

Petit à petit, poussés par le vent, les rameurs peuvent se dégager et sortir des régions agitées du lac, et rejoignent le rivage où un ami les accueille dans sa demeure et leur administre quelque réconfortant car ils étaient plus morts que vivants.

— D'où venez-vous ?

— Nous avons entrepris de traverser à La Pointe-du-Lac et nous avons essuyé une tempête furieuse qui a failli nous envoyer souper chez Pluton.

— Eh ! bien, savez-vous quels dangers vous avez courus ?

— Nous savons fort bien que nous avons failli périr engloutis sous cette immense étendue d'eau.

— Oui, et c'est par miracle que vous avez réussi à vous sauver. Vous êtes ton. és dans les *Crochets du lac* !

A ce mot un frisson d'effroi saisit les promeneurs, car les *Crochets du lac* sont l'endroit le plus redoutable comme le plus redouté de tous les navigateurs et amateurs des eaux claires et limpides du lac St-Pierre. Les marins et les canotiers ne manquent jamais de fuir, par de longs détours, les *Crochets* qui leur inspirent une frayeur invincible.

Après avoir fait sécher leurs habits trempés de sueurs et d'eau et s'être réconforté, les trois camarades prirent place

à bord d'un remorqueur qui se trouvait en rade dans les environs du port St-François, et prêt à retourner à la ville de Nicolet.

Aux violentes émotions succédèrent le repos et la joie et, chemin faisant, sur la quille du bateau, de Norimac répéta souvent :

“ Où sont-ils les marins sombrés dans les nuits noires ?
“ O flots, que vous savez de lugubres histoires,
“ Flots profonds redoutés des mères à genoux !
“ Vous vous les racontez en montant vos marées.
“ Et c'est ce qui vous fait ces voix désespérées,
“ Que vous avez, le soir, quand vous venez vers nous !”

Les trois amis se sont ensuite séparés en jurant, mais un peu tard, que les *Crochets du lac* ne les reverraient plus !

WILFRID CAMIRAND.

Sherbrooke, 4 déc. 1884.

NOTRE LANGAGE *

J'admire la morgue sereine
Dont font preuve nos détracteurs,
Les beaux dédains, la sainte haine
Dont sont pleins leurs récits menteurs.

Nous parlerions, à les entendre,
Un jargon informe, un patois
Qu'un Français ne saurait comprendre.
Qu'ils sont véridiques, courtois !

Leur piètre science *ragote*
D'entendre chez nos habitants
Une tournure un peu vieillote,
Quelques termes du bon vieux temps.

Pétris qu'ils sont de bienveillance,
Sans doute pour nous amender,
Ils nous décrètent d'ignorance,
Et l'impriment sans marchander.

Mais qui sont donc ces savantasses
Si prodigues de leurs leçons ?
Vous avez lu leurs paperasses ;
Grâce à vous nous les connaissons :

Des voyageurs à courtes vues,
Pourtant nos frères par le sang,
Qui, flânant un jour par nos rues,
Nous ont entrevus en passant ;

* Epître familière. A M. Sulte, après avoir lu sa brochure " *La situation de la langue française au Canada.*"

Gens aux principes tout modernes,
Ardents ennemis du passé,
Fameux gobeurs de balivernes,
Dignes d'épeler l'abécé.

Mais surtout (le ciel leur pardonne !)
Pauvres gens, chétifs hommelets,
Qu'une rage atroce aiguillonne !
Certains écrivailleurs anglais,

Savants qui (soit dit sans reproche)
Depuis près d'un siècle et demi,
N'ont pu fourrer dans leur caboche
Dix mots du langage ennemi.

C'est assez dire qu'ils en glosent
Et que, du haut de leur savoir,
De son avenir ils disposent
Sans nous ménager l'encensoir.

Ce qu'ils ont écrit d'inepties
Sur nous et sur notre patois,
Et dépensé de prophéties
Contre tous ces maudits François

Remplirait maint et maint volume ;
Mais notre langage anormal
Résiste à leurs grands coups de plume
Et ne s'en porte pas plus mal.

Vous avez lu, — Dieu vous bénisse ! —
Toutes leurs divagations,
Et vous faites bonne justice
De leurs chères illusions.

Votre livre a plus d'une page
Qui n'est pour eux que du patois,
Mais où, vengeant notre langage
Vous leur en donnez sur les doigts.

Il est d'une âme patriote,
Il est savant, civil aussi :
Malgré leur fureur idiote,
Merci !

ERNEST MARCEAU.

LE CHINOIS EN CHINE

Un coup d'œil jeté sur l'histoire de la Chine et des Chinois serait utile, si même il n'avait pour effet que de faire disparaître l'idée que les 400,000,000 de Chinois ne sont qu'un immense essaim de barbares repoussants. Par la nature même de la question, on devrait s'attendre que la Chine serait ou trop exaltée ou trop sévèrement critiquée. Elle jouissait déjà d'une haute civilisation quand l'Europe était encore dans l'état sauvage. Quand Marco Polo et les autres voyageurs anciens ont visité l'Empire du Milieu, ses chemins et ses canaux n'ont pu manquer de leur présenter un contraste étonnant avec leurs propres voies de commerce. La théorie du gouvernement de la Chine et de son organisation sociale a dû frapper des esprits superficiels comme celui de Voltaire, tandis que la perfection du despotisme qui y régnait a dû aveugler des hommes comme Montesquieu sur certaines choses excellentes dont la Chine peut justement se vanter. Il est à remarquer que ceux qui connaissent le mieux ce pays sont ceux qui parlent le plus favorablement de ses habitants. Mais les loges mêmes de leurs plus grands admirateurs ne peuvent nous cacher la stagnation qui règne partout, les effets amoindrisants d'une admiration de soi-même que rien ne peut déraciner, les résultats dangereux d'un excès de population, la perfidie, la cruauté, le peu de respect de la vie humaine, l'absence d'affection naturelle dans un sens, qui se rencontre partout en Chine à côté de l'amour de la famille. Cependant, on ne peut signaler, comme défigurant la civilisation chinoise, que bien peu de taches que l'on n'ait pas observées, à certaines époques, parmi les grandes races ou nations européennes.

On peut dire avec vérité que les Mandarins sont matérialistes, on peut assurer avec autant de raison que la population est plongée dans les plus grossières superstitions ; mais il n'est pas nécessaire d'aller en Orient pour trouver des matérialistes,

et nous avons vu des nations superstitieuses devenir des états dans lesquels se sont développés tous les côtés charmants de la vie civile, et toutes les vertus héroïques. Le caractère du marchand chinois, si universellement apprécié, l'industrie et les vertus frugales de son compatriote plus pauvre, également admises partout ; un système de gouvernement sous lequel l'instruction et la science ont toujours tenu une place plus élevée que partout ailleurs, et dans laquelle elles se maintiennent depuis près de 3,000 ans ; ces choses et beaucoup d'autres dont nous ont parlé les voyageurs et les historiens—et qui rangent les Chinois à la tête des nations asiatiques—doivent nous porter à conclure que si les croyances et les idées de l'Occident pouvaient s'implanter une fois en Chine, les Chinois auraient devant eux un avenir brillant. S'il en était ainsi, il pourrait s'ensuivre qu'une immigration chinoise permanente serait à désirer, parce qu'elle perdrait nécessairement, avec le temps, certains caractères qui la font actuellement repousser.

Bien des choses dans le passé et le présent de la Chine nous font comprendre les qualités qui rendent le Chinois moderne aussi singulier. Rien, dans l'esprit populaire, ne caractérise mieux le Chinois que l'habitude de porter la queue—la *pigtail*. Ce qui surprend le penseur, c'est qu'il ne veut pas abandonner cette coutume. Cependant, cette habitude même prouve qu'il ne manque pas de plasticité, puisqu'elle lui a été imposée, il y a plusieurs siècles, par une dynastie conquérante.* C'est une marque de conquête. D'un autre côté, on a une preuve d'un conservatisme invincible dans le fait que le même pouvoir n'a pu empêcher les Chinois des classes élevées de difformer les pieds de leurs filles par un traitement atroce.

* Quand les Mantchous firent la conquête de Liaouyang, les habitants épargnés reconnurent l'autorité des conquérants, et se rasèrent la tête. C'est la première fois où il est question distinctement de la "queue de cochon." À partir de cette époque, tous ceux qui désiraient échapper à la mort, durent se faire raser la tête, de toute nécessité, lors de l'approche des Mantchous.—*Histoire de la Chine par Boulger*, vol. II, p. 209.

CULTE DES ANCÊTRES

Confucius, qui a laissé une impression si profonde dans la nation chinoise, prend rang parmi les plus grands hommes qui ont paru dans le monde. Cependant, en attachant autant d'importance aux cérémonies, il est probablement, en grande partie, responsable de la stagnation que l'on observe en Chine, et en donnant le poids de son autorité, de son exemple et de ses préceptes urgents au culte des ancêtres, il a sans aucun doute contribué à produire chez le Chinois moderne cette aversion qu'il manifeste à vivre permanemment ou à mourir hors du Pays des Fleurs. Une des accusations les plus fréquentes contre les Chinois, c'est qu'ils ne viennent pas pour rester. On ne comprend qu'imparfaitement pourquoi ils agissent ainsi. Ce n'est pas par raison de patriotisme. Cela est dû au culte des ancêtres. Non-seulement le Chinois rend un culte à ses ancêtres ; mais il s'attent aussi à ce qu'on le lui rende à lui-même, * et c'est ce désir de recevoir ce culte qui fait que le Chinois, avant de partir pour un pays étranger, prend les arrangements nécessaires pour que ses cendres, s'il meurt hors de la Chine, soient rapportées dans sa province. Lorsqu'il retourne dans son pays de temps à autre, c'est sans doute afin de pouvoir rendre lui-même les honneurs qu'il doit à la tombe de ses ancêtres.

Ces pratiques que l'on peut à peine rattacher au plus noble sentiment humain—la piété filiale—exercent une grande importance sur l'avenir de la race chinoise. Elles tiennent les provinces séparées les unes des autres, car ce n'est pas en Chine que le Chinois désire retourner, mais dans l'enceinte du cimetière de ses ancêtres. Cela retarde le développement d'un

* "Dans quelques parties de l'Empire les condamnés sont envoyés chaque matin hors de la prison pour mendier leur pain quotidien. Dans la petite ville de Yunpoo, où il y a un marché, et qui se trouve dans le voisinage de Canton, un criminel de Nankin trouvait généralement de l'emploi comme commissionnaire, porteur de chaise ou garçon de ferme. Il désirait beaucoup qu'on lui permit de retourner à Nankin pour y mourir, afin que sa postérité lui rendit les honneurs sacrés du culte des ancêtres." *La Chine, Gray, Vol. I, p. 70.*

patriotisme réel, avec son influence ennoblissante, et cela impose à ceux qui désirent une immigration chinoise considérable et permanente, (quelques-uns la désirent) une longue attente entre l'accomplissement de leurs vœux et l'état actuel. Car, en admettant que le Chinois soit plus susceptible d'assimilation qu'il n'en a l'air, il ne demeure pas assez longtemps à l'étranger pour en profiter. Il est difficile de traiter sérieusement ceux qui se plaignent de ce qu'il ne veuille pas rester, parce que ce sont souvent les mêmes qui s'opposent à sa présence ici, et plusieurs paraissent regretter que le Chinois insiste à ne pas laisser ses cendres sur ce continent, comme si, ne pouvant avoir un Chinois vivant, *en permanence*, ils croyaient qu'il vaut mieux en avoir un mort que rien du tout.

On a des preuves que ce culte des ancêtres est souvent pratiqué avec une légèreté tout à fait insensible ; que le cercueil d'un père demeure quelquefois des mois exposé aux injures du temps ; ce qui n'empêcherait pas un village de se soulever tout entier si quelqu'un osait seulement toucher à un membre laissé à découvert. Il est impossible de tirer des conclusions générales de quelques circonstances particulières. Une des raisons qui portent la classe criminelle chinoise à émigrer est que si un Chinois commet quelque crime hors de la Chine, et qu'il soit condamné pour ce fait, il est seul à en porter la peine, tandis qu'en Chine, le père et la mère sont sujets à être punis pour les fautes de leurs enfants.

M. Medhurst dit à ce propos :

“ Ce culte, quoique attribué à la pitié filiale, doit être considéré plutôt comme une règle générale de conduite que comme l'expression d'un sentiment d'affection ; leurs plus anciennes annales en font mention, et il est fortement recommandé par les plus anciens et les plus grands philosophes. Il a survécu aux dynasties et aux révolutions, et c'est aujourd'hui le principe le plus puissant de la constitution chinoise. Il est sanctionné par les lois et l'opinion publique.”

Nous n'avons pas voulu clore ce travail où nous reprodui-

sons tout ce qui a été dit des Chinois, en bien ou en mal, par les voyageurs des pays de l'Occident, sans citer un témoin qui leur est favorable, le colonel Tcheng-Ki-Tung, attaché militaire à l'ambassade chinoise à Paris, et donner ses observations sur différents points sur lesquels des Européens ont écrit, et qui ont excité leur surprise ou leur désapprobation. Il est convenable, croyons-nous, de présenter ici quelques-unes de ses observations sur le culte des ancêtres qu'il désigne, avec raison, comme la base de la vie morale en Chine. Dans une société comme celle de l'Europe, il per-se qu'il devrait peut-être s'excuser de l'idée qu'ont les Chinois de la constitution de la famille, eux qui la considèrent comme étant composée des membres vivants et des âmes de ceux de ses membres qui sont morts. " Les morts ne sont pas oubliés." L'oubli des morts — cela appartient à l'Occident où, en général, on ne sait absolument rien des aïeux au-delà de trois générations. Les grands parents s'appellent eux-mêmes *les vieux*. Pauvres vieux, dit-il, en effet, moins chéris que les tapisseries antiques qui décorent les somptueux escaliers des hôtels neufs. Il a visité les cimetières et il exècre les *immortelles* qui jonchent les tombes — ces fleurs sans parfum et sans fraîcheur, qui ne se fanent pas et qui symbolisent l'hypocrisie du souvenir. Ces *immortelles* dispensent de revenir. Les roses, elles, ne vivent que l'espace d'un matin. Il montre ensuite de quelle manière les Chinois traitent leurs morts. " Nous portons nos morts dans les champs, sur les collines qui entourent les villes et les cités, aussi haut que nous le pouvons, plus près du ciel, et les tombeaux que nous élevons à la mémoire de nos *vieux* y resteront indéfiniment au milieu de la nature immortelle. Les morts dorment en paix !" Il nous dit ensuite comment les cérémonies du culte des ancêtres ont lieu deux fois par an, au printemps et à l'automne ; comment elles ont pour caractère particulier la reconnaissance, et se font avec une grande solennité ; comment elles sont l'occasion de réunions de famille ; comment le temple des ancêtres est assez vaste pour contenir des appartements où sont reçus les membres de la famille qui n'habitent pas la même ville, comment ces temples sont cons-

truits à la campagne et servent quelquefois de villas de plaisance et, enfin, comment les familles s'y réunissent souvent, surtout à l'occasion des mariages ou des examens.

“ Toutes les joies de la famille se passent en famille, au milieu des ancêtres, et, pour ainsi dire, dans la demeure de ceux qui sont absents, mais qui ne sont pas oubliés.”

EDUCATION

Une autre chose que nous pensons guère comprise et qui, bien qu'offrant des côtés favorables et utiles, a cependant une mauvaise influence, en politique ou autrement, c'est le mode adopté par le gouvernement chinois pour l'encouragement de l'éducation. Il vaudrait mieux dire, peut-être, le mode de recrutement des officiers du service public. L'instruction est la seule avenue conduisant à toutes les positions honorables et importantes. Il en résulte nécessairement une conséquence excellente ; l'instruction est universellement répandue parmi la population mâle. On doit dire, à la gloire de la Chine, qu'à une époque où la masse du peuple en Angleterre et en Irlande ne savait pas lire, et encore moins signer son nom, l'instruction était déjà répandue dans l'ancien Empire, où, comme l'ont affirmé les témoins interrogés par le Comité Mixte, et comme l'a remarqué le P. Huc, en 1854, tous les Chinois, à de rares exceptions près, savent lire et écrire. “ L'éducation primaire, dit cet auteur, pénètre même dans les habitations flottantes qui, par milliers, couvrent les rivières, les lacs et les canaux du Céleste Empire.” L'instruction des femmes n'est pas non plus aussi négligée qu'on le suppose. Dans le sud de la Chine, on rencontre de nombreux pensionnats où les jeunes filles reçoivent leur éducation. Nous verrons qu'il y a des femmes douées d'une très bonne instruction, qui se livrent à la musique, et nous rappellent une classe de jeunes filles grecques à laquelle Périclès dut sa belle et poétique compagne. Lorsque Su Tung P'o fut banni pour s'être opposé à la volonté de l'Empereur, nous lisons que son exil fut partagé par “ Nuées du matin,”

jeune fille aimable et accomplie qui adoucit son exil et lui inspira les chants qui sont encore redits aujourd'hui par des gens qui ne pourraient certainement pas nommer son persécuteur.

Mais, parlons des examens.

Ces examens font de chaque étudiant, dès sa jeunesse, un chercheur de place, et comme l'obtention d'un diplôme d'un degré élevé assure, à peu près, le succès dans la vie, cela est regardé comme un haut fait le serait dans d'autres pays. Quoiqu'il n'existe aucun système d'éducation nationale, et que le gouvernement ne prescrive aucune méthode, le cours d'étude ne varie pas ; et à l'époque critique du développement de l'esprit une admiration profonde, pour ne pas dire servile des anciens sages, est inculquée aux jeunes gens. Les œuvres de ces hommes sont regardés comme infiniment supérieures à tout ce qui peut être produit dans les temps modernes. Un tel enseignement est de nature à détruire toute indépendance d'esprit, et nous ne pouvons pas nous étonner que la classe savante en Chine ne produise rien de nouveau, lorsque nous nous rappelons que plus un homme jouit d'un esprit brillant, plus il convoite un emploi officiel élevé ? L'éducation se borne à l'étude de la philosophie morale et d'un passé dénué de notions scientifiques, et les déductions métaphysiques résultant de ces études doivent être nécessairement très imparfaites. Les Quatre Shous jouent un rôle important dans l'éducation chinoise. Dans le premier de ces livres, nous trouvons des extraits de dialogues entre Confucius et ses disciples ; le Ta-Hio est l'étude de la grande science ; le troisième, le Chun-Hun, est la doctrine des moyennes ; et dans ces trois livres nous avons un résumé complet des doctrines et des enseignements de Confucius, tels que les ont conservés ses disciples. Le quatrième livre contient des ouvrages de Mencius. Le but de ces quatre ouvrages est d'enseigner aux hommes à être vertueux, afin de les rendre capables de remplir leurs devoirs politiques et sociaux. Dès qu'un étudiant possède les Quatre Shous, il se

livre à l'étude des classiques sur la Piété Filiale. Il commence ensuite l'étude des cinq Kin, qui comprennent la cosmologie l'histoire ancienne, la poésie, l'étiquette. Confucius attachait, dit-on, beaucoup d'importance au She-kin (3), recueil de poésies qu'il croyait capables de former le caractère national. Le quatrième—le Le-Ke, ou annales de rites—traite du cérémonial national, la connaissance et la pratique de ses enseignements sont considérés comme essentielles à l'ordre social et au développement de la vertu. Le cinquième—Ch'un Ts'ew, ou Le Printemps et l'Automne—est l'histoire des temps contemporains du philosophe et de plusieurs des règnes précédents. Lorsqu'un étudiant a suivi un cours de littérature générale, il est censé être en état de passer un examen pour un premier degré correspondant à notre baccalauréat—degré pour lequel il y a des examens deux fois en trois ans. Pour le second degré, ce que nous appellerions celui de M. A., des examens sont tenus une fois tous les trois ans. Les épreuves prescrites pour obtenir ce diplôme consistent à écrire deux essais, à composer un poème de douze lignes, et à réciter ou à écrire, de mémoire, une partie de l'Edit Sacré. Deux ou trois jours plus tard, les noms des candidats heureux sont classifiés dans l'ordre de mérite et affichés. Il y a ensuite une demi-douzaine d'autres épreuves par la composition d'essais et de poèmes, et au jour de l'examen final, à peine peut-être une centaine de candidats, sortent vainqueurs sur dix mille aspirants. Nous avons vu le président d'un club, à San-Francisco, qui nous a dit que pour 12,000 candidats qui s'étaient présentés lorsqu'il avait lui-même subi ses examens, 11,940 s'en étaient retournés le cœur brisé.

A première vue tout cela paraît très louable. Mais on doit se rappeler que chacun des six, dix ou douze mille étudiants qui se présentent aux examens, a eu les yeux fixés sur une situation dans l'administration pendant la période de la vie où l'esprit est le plus malléable. Les soixante qui obtiennent leurs degrés sont-ils les plus instruits d'après l'idée que l'on se fait de l'instruction en Chine ? Des sujets bien plus distingués, peut-être—car soixante seulement peuvent être élus—ont été rejetés.

On s'aperçoit de suite qu'il doit se rencontrer ici du favoritisme et des abus. Il doit nécessairement y avoir de l'injustice. Il est raisonnable de supposer que sur dix mille, deux mille au moins devraient avoir atteint un degré de mérite suffisant. N'y a-t-il pas quelque autre chose derrière tout cela ?

Un moment de réflexion doit convaincre tout homme, connaissant la nature humaine, que la corruption a dû s'introduire dans un pareil système d'éducation. En 1869, Tin-ta-jen, gouverneur de la province de Kian-sou, homme jouissant d'une position élevée et d'une grande autorité, dans un mémoire publié dans la *Gazette de Pékin*, à propos des résultats du système d'examens publics actuel, disait :

“ Si l'on considère, par exemple, la seule province de Kian-sou, pour l'emploi de Tau-tai, il n'y a que deux ou trois vacances qui ne soient pas à la nomination du souverain. Pour les postes de Chih-fou, Chin-chow, Chih-hien, Tun-chich, et Tun-pau, quelques dizaines de positions seulement peuvent être remplies à la suite d'examens, tandis que soixante ou soixante-dix hommes aspirent à l'emploi de Tau-tai, et plus de mille concourent pour les autres postes. Placer un millier d'hommes dans quelques dizaines de positions administratives, est certainement une œuvre qui demande beaucoup de temps. Même si l'on faisait un choix, d'après l'ordre des demandes et des aptitudes requises pour donner de positions temporaires, personnes ne pourrait obtenir une seule année d'emploi, à moins de plus de dix années d'attente. Ceux qui parviennent les premiers au but, et qui s'arrangent de manière à avancer le plus promptement, doivent ou avoir un singulier talent pour se frayer un chemin, ou avoir des amis en faveur pour les aider. Comment peut-on s'attendre que cette classe, naturellement peu digne de confiance et sordide, puisse aimer le peuple ? En supposant qu'un aspirant puisse, dans le cours de dix ans ou plus, obtenir un an de service comme remplaçant ou surnuméraire, il lui faut faire assez, dans cette année, pour payer les dépenses qu'il a faites dans ces dix ans et en sus, pour payer ses habits et sa nourriture, l'entretien de sa famille, et ce qu'il peut avoir déboursé pour se procurer certaines faveurs ; et de plus, pendant cette année de service temporaire, il doit encore se

pourvoir pour l'avenir. Placer des chiens ou des moutons devant un tigre affamé, et s'attendre à ce que celui-ci ne s'en saisisse pas pour les dévorer, bien que l'on fasse mine de l'en empêcher par le déploiement d'un bon arc et de flèches empoisonnées, serait certainement demander l'impossibilité. De même, ces hommes, ne possédant aucune source assurée de revenu, et n'ayant, en conséquence, aucun but déterminé à cœur, ne sont pas simplement des hommes rapaces ; leur pénurie même les force à le devenir."

Ce tableau est vrai pour tout l'empire. La pauvreté a forcé le gouvernement à disposer de la magistrature, non pas suivant le mérite, mais à prix d'argent. Boulger, qui montre le plus d'espérance dans l'avenir de la Chine, et qui en est le dernier historien, mais non le plus impartial, admettait, il y a déjà trente ans, que la corruption du service public avait aliéné la population du pays, qu'on ne pouvait plus alors y trouver aucune justice ; — qu'aux riches elle était acquise au plus offrant ; que les places étaient vendues à des hommes n'ayant jamais passé d'examens et entièrement illettrés ; que la valeur d'un emploi était jugé d'après la facilité qu'il offrait pour pressurer le peuple. De là les maux, les exactions des mandarins, et la vente de la justice qui frappaient tout voyageur, et faisaient le désespoir même des hommes les plus confiants dans l'avenir et les mieux intentionnés. De là, aussi, comme le dit le Rév. Alexandre Williamson, " leur crainte du progrès de la civilisation européenne." " Ce sont les lettrés," s'écrient-ils, " qui excitent la plèbe contre les missionnaires et les étrangers. Ce sont ces hommes qui, en les menaçant de les rapporter aux mandarins, ennuient et persécutent les chrétiens chinois et ceux des marchands chinois qui cherchent à introduire des améliorations."

Le savant qui obtient le second degré, ou celui de M. A., est en état de remplir n'importe quel emploi. Deux autres degrés sont encore ouverts aux M. A. Tous les trois ans les ambitieux se rendent à Pékin afin d'y être examinés par les docteurs du collège Hanlin. Trois cents environ sont élus sur

dix mille ; ces trois cents sont encore examinés en présence de l'empereur, et quelques-uns sont choisis pour remplir les vacances qui existent au collège où, en règle générale, on prend les ministres et les autres hauts dignitaires de l'Etat.

LES LETTRÉS

Lorsque Mango Khan, le frère du grand Kublai demanda ce que c'était qu'un "lettré" et ajouta "Y en a-t-il qui ne soient pas docteurs" ? Un "lettré," lui répondit un serviteur chinois, "est un homme capable de régler toutes les difficultés qui se rencontrent dans l'exercice du gouvernement, et un docteur ne pourrait lui être comparé." Nous avons brièvement décrit les degrés qui conduisent à la position d'homme d'Etat ; de même que chez nous, jusqu'à une époque récente, l'homme savant était celui qui avait donné ses jours et ses nuits à l'étude des classiques grecs et latins, de même en Chine, le "lettré," le bras droit de l'empire, est celui qui se livre à l'étude des pères de la pensée et des écrits des géants littéraires qui ont brillé dans la période impériales des Sins.

Comme on doit s'y attendre, l'élégant et docte mandarin que nous avons cité, ne voit rien que de bon dans le système pratiqué en Chine afin de mettre au service de l'Etat, dans les positions les plus élevées, les esprits les plus brillants et les mieux cultivés, et d'obtenir, théoriquement parlant, les hommes les plus instruits et les plus capables qui puissent se trouver pour remplir toutes ces positions. Ses remarques ne sont pas moins instructives si le lecteur prend note des preuves qu'il donne de ce sentiment de chauvinisme qui est le trait caractéristique national des Chinois, et qui résulte de siècles d'isolement des pays occidentaux, d'une ancienne prééminence et d'une civilisation supérieure, comparé aux tribus et aux nations qui les environnent. Une croyance indomptable dans la supériorité de leur propre civilisation peut seule donner aux Chinois la force de se cramponner comme ils le

font à leurs costumes et à leurs usages orientaux au milieu d'une population à laquelle ils savent que ces choses déplaisent.

Nous remarquons dans cet homme très instruit, qui a vécu et voyagé beaucoup en Europe, le même sentiment de supériorité qui se manifeste chez ses compatriotes, et le même mépris pour les méthodes des peuples occidentaux. Après s'être livré à l'étude des pays chrétiens pendant dix ans, la démocratie ne lui inspire que du dédain. Il nous fait observer qu'il y a en Chine quatre classes de citoyens : les lettrés, les agriculteurs, les manufacturiers et les commerçants. Les lettrés, comme représentant la classe pensante, occupent le premier rang. Les agriculteurs viennent ensuite, et les manufacturiers ou fabricants tiennent le troisième rang. Mais les deux premières classes sont les plus estimés et les plus honorés. Toutes quatre, cependant, sont admises à prendre part aux concours publics qui confèrent les grades. Ce droit, comme il le dit avec raison, est aussi démocratique que tout principe existant dans aucune autre partie du monde, et il est étonné qu'il n'ait pas été adopté dans les pays occidentaux "où les principes immortels (les droits de l'homme) n'ont pas encore assuré le meilleur des gouvernements et l'état social le moins imparfait." Il montre ensuite que le degré de B. A., celui de docteur, ou le degré de licencié n'indiquent pas seulement l'étendue relative des connaissances de celui qui les possède ; ces degrés sont des titres auxquels sont attachés certains droits ou privilèges. Il est peiné de voir combien s'attache peu d'honneur aux degrés universitaires en Europe, et, comme nous l'avons déjà dit, il paraît, de prime abord, avoir raison.

" Je me demande encore, après dix années de séjour, après des études nombreuses, quel peut être dans les institutions du monde occidental, le principe vraiment digne d'être appelé démocratique ou libéral ? Je n'en vois aucun, et personne ne m'en a montré un seul qui le fut aussi excellemment que le droit d'admission de tous les citoyens aux concours conférant

les grades. On m'a bien parlé du suffrage universel, c'est une rose des vents. C'est un principe sans principes. Et c'est se faire une singulière idée de l'opinion publique que de s'imaginer qu'elle pourra se manifester, par décret, à une époque précise, à tel jour, à tel heure. Chose curieuse ! On ne pourrait pas proposer l'élection des académiciens par le suffrage universel, sans se rendre ridicule, et on admet que ce soit le même suffrage qui choisisse les législateurs. Je crois que ceux-ci sont plus difficiles à discerner que ceux-là. Que faut-il conclure ?*** Si vous êtes pauvre, n'ayant pour richesse qu'un nom honorable et l'ambition de le bien porter, pouvez-vous, par l'étude seule et par ses succès, vous assurer un nom et un rang dans les fonctions de l'Etat ? Pouvez-vous vous élever par le seul crédit de votre science ? Pouvez-vous lui demander de conquérir pour vous un droit ? Pouvez-vous obtenir par elle les honneurs et la puissance ? En Chine, oui ; en Europe, non.

“ Ce n'est donc pas sans raison que je prétends que nos coutumes sont plus libérales, plus justes et plus salutaires, car les plus instruits sont les plus sages ; et ce sont les ambitieux qui, en Europe, tourmente la paix publique. Exigez, pour remplir les fonctions élevées de l'Etat le renom du mérite le plus élevé, comme on exige pour les fonctions militaires, la bravoure éprouvée, le culte de l'honneur et la science des combats, et vous supprimerez les guerres intestines que livrent aux portes des ministres les intrigues et les passe-droits. C'est là le secret de la stabilité de notre pacifique empire.”

On observera qu'il paraît reconnaître comme un avantage que le système chinois mette un collier impérial au cou du savant. Il ne paraît pas s'apercevoir, non plus, qu'un homme de génie dans ces temps modernes, n'a qu'à exécuter quelque chose de grand pour recevoir sa récompense.

Il nous apprend ensuite que la Chine ne possède aucun système d'instruction publique.

“ Notre gouvernement entend mieux la liberté que certains Etats de l'Occident où l'on impose l'obligation de l'instruction sans lui donner de but précis. Le gouvernement n'a de contrôle que sur les concours. Les candidats ne sont soumis qu'à une seule loi, la plus tyrannique de toutes, celle de savoir.”

Après avoir décrit le système d'instruction chinois, il nous dit que la vie d'un lettré se passe en examens. Il ajoute avec dédain que “ à vingt ans, en Europe, le temps est arrivé pour la plupart de laisser de côté l'étude et de commencer à l'oublier. Nous, nous commençons à élever notre ambition, c'est-à-dire à espérer un nouveau grade, auquel correspondra un accroissement d'honneur et de fortune. La hiérarchie officielle chinoise n'est pas fondée sur l'ancienneté, mais sur le mérite. * * * On n'aurait pas l'idée, chez nous, de se moquer d'un jeune chef de bureau, pour cette simple raison qu'un chef de bureau est nécessairement plus capable qu'un sous-chef. La hiérarchie par l'ancienneté est une erreur ; ce n'est pas le crâne dénudé qui fait le mérite, et les jeunes attachés aux ministères m'ont suffisamment édifié sur les défaillances de l'ancienneté pour me faire d'autant mieux apprécier la sagacité de nos gouvernants d'en avoir supprimé la cause.”

Il nous peint l'ovation qui attend l'étudiant sorti vainqueur des examens, puis il nous informe qu'en Chine, de même qu'en Europe, la voix du peuple est la voix de Dieu, et que cette voix se fait entendre, s'il est nécessaire, dans les conseils de l'Etat. Le peuple est en effet représenté par les lettrés qui se rendent des provinces dans la capitale, et, quoiqu'ils n'aient aucun titre officiel, ils ont cependant le droit d'adresser, au nom du peuple, des requêtes dans lesquelles ils exposent ouvertement ce qu'il est nécessaire de faire. * * * “ Si ” dit cet asiatique subtil, “ la Chine devait jamais changer ses mœurs politiques et adopter un des modes de représentation nationale en vigueur chez les peuples de l'Occident, elle se souviendrait de cette tradition et n'accorderait le droit de vote et

le titre de mandataire qu'à ceux qui se seraient honorés par l'étude et la probité."

Une des conséquences de ce système, aidé de l'isolement absolu dans lequel la Chine s'est tenue pendant des milliers d'années, c'est de produire des hommes qui prennent le pédantisme pour la science du gouvernement. Le monopole du commerce avec la Chine accordé à la compagnie des Indes Orientales, par charte royale, ayant expiré en 1834, l'arrogance confiante des autorités chinoises fut violemment secouée quand elles apprirent que les marchands de Canton, au lieu d'être les représentants, ou les agents d'une compagnie, avaient droit à la protection directe d'un potentat éloigné. Leur politique envers les étrangers prit alors un caractère d'hostilité intense et sans réserve. Le commerce de l'opium devint le sujet d'un différent diplomatique ; la Chine s'y opposa, et les mandarins, imitant ce qui s'est fait souvent dans les pays occidentaux à l'égard des articles de luxe introduits en fraude, gardèrent la plus grande partie de l'opium confisqué. Mais ils voulaient frapper le commerce étranger en général, commerce détesté à Pékin, et auquel, sans la corruption des mandarins, on n'aurait jamais permis de prendre pied. Enfin, la guerre fut déclarée. Elle est connue sous le nom de la guerre de l'opium, et Boulger prouve que les Chinois s'opposaient moins à l'opium qu'aux relations avec les étrangers, et que la guerre n'a eu lieu réellement que pour obtenir le droit de commercer avec la Chine.

Parmi les hommes éminents du jour se trouvait le commissaire Lin, et il est impossible de rester sérieux à la lecture de ses dissertations morales. Un de ses colègues, avec les vaisseaux anglais en vue, écrivait à son maître que les barbares avaient besoin d'être ramenés à une disposition d'esprit moins matérielle. Boulger dit en parlant de Lin : On l'a considéré comme un homme d'Etat, mais l'histoire ne ratifiera pas ce jugement. Il était plutôt le représentant typique de l'ordre des lettrés officiels auquel il appartenait. La science

de l'homme d'État, suivant eux, consiste dans l'exécution des plans politiques en restant strictement dans les voies tracées dans l'antiquité, et l'homme capable est celui qui peut énoncer le plus éloquemment de grandes vérités morales, qu'il ne pratique probablement pas lui-même dans sa vie privée, et qui, n'étant ni observées, ni accompagnées de preuves de vigueur ne peuvent que bien peu servir au soutien de l'empire." Keschen qui, après la disgrâce de Lin, lui succéda à Canton, écrivit à l'empereur au sujet de ces obstinés d'Anglais: "Il est nécessaire de les apaiser et de leur adresser des instructions sacrées afin qu'ils changent de manières et qu'ils purifient leur cœur." Depuis la vente de pilules contre les tremblements de terre par le charlatan mentionné par Addison, on n'a vu rien de pareil. Lorsque Keschen fut disgracié, ses propriétés furent confisquées, et ses grandes richesses ont montré combien il avait profité de l'occasion, comme tout bon mandarin ne manque jamais de le faire. L'inventaire de ses propriétés a fait connaître qu'il possédait 270,000 taëls pesant en or, 3,400,000 taëls pesant en argent sycee, 2,000,000 taëls pesant d'argent étranger, quatre monts-de-piété dans le Petchili, deux à Moukden; quatre-vingt-quatre maisons de banque, et une quantité de perles, de soieries, d'horloges, de pierres précieuses, etc., etc.

Parmi les lettrés, on en trouve d'assez distingués comme humoristes et capables de manier froidement la satire. Ils se livrent à la poésie; et quant à l'assertion du critique de Boulger qui affirme que la stagnation de la Chine est due au fait que les Chinois n'ont pas d'imagination, il suffit de lire leurs œuvres pour se persuader qu'ils n'en manquent pas. Que le plus humble individu de l'Empire, pourvu que son passé soit sans tache, puisse aspirer à la plus haute position, après celle du souverain, c'est indubitablement un principe très démocratique, et la certitude que tout emploi est ouvert à leurs enfants, pourvu qu'ils soient doués d'une intelligence et d'une activité suffisantes, tend beaucoup à réconcilier les Chinois

avec un joug qui est cependant assez lourd pour avoir provoqué des soulèvements et des rébellions.

La tyrannie administrative a aussi cette qualité. Les émeutes suivent inévitablement toute tentative d'exercer le pouvoir d'une manière trop arbitraire. Qu'il se produise un soulèvement violent dans un district, et le mandarin est rappelé ; sa carrière peut être brisée. Elle est certainement arrêtée pendant un certain temps.

Il nous reste encore à indiquer les plus mauvais effets de ce système d'éducation publique. Il dessèche la source fertile d'où naissent les efforts nationaux vers le progrès. Il empêche fatalement l'existence d'une opinion publique vraie. Il prive le peuple dans les temps d'oppression, de voir surgir de ses rangs un grand et puissant défenseur. Le voleur cultive l'amitié des chiens de garde en les nourrissant. Il y a quelque chose, l'histoire le prouve, de particulièrement avilissant dans la poursuite de la littérature pour servir à un but ultérieur. La plus noble des occupations, quand on la suit pour elle-même, peut, si l'on en fait le marchepied du pouvoir et l'instrument de l'ambition, amener le comble de la dégradation. De plus les mandarins sont mal payés, ce qui de soi seul peut conduire à de graves scandales. Citons M. Boulger :

“L'Empire Chinois présente à notre étude un des problèmes les plus compliqués qui existent ; et le sujet au lieu de diminuer en importance, devient de plus en plus intéressant. En nous occupant de son histoire nous ne discutons pas la fortune de quelque Empire disparu depuis longtemps, nous ne cherchons pas non plus à découvrir l'avenir d'un peuple qui a perdu ou oublié l'art du gouvernement ; mais nous traitons d'un Etat et d'une nation qui jamais apparemment, dans le cours de leur longue existence nationale, n'ont été plus puissants ou plus florissants qu'ils ne le sont aujourd'hui même.”

Mais les voyageurs ne voient pas les choses sous cet aspect

couleur de rose. Ils nous disent que la corruption des mandarins a plongé la Chine dans la misère et l'anarchie. M. Boulger lui-même admet " que les classes gouvernantes, à la veille " de la première guerre étrangère, firent appel à l'instinct national qui dormait depuis longtemps parce qu'il avait toujours été découragé." Les dispositions farouches des Chinois à l'égard des étrangers paraissent être excitées par ceux qui étouffent leurs aspirations vers une vie plus libre.

Il est impossible qu'un système qui fait dépendre en beaucoup de cas le succès de l'instruction seule, ne produise pas des hommes remarquables. Et il est de fait que nulle période de l'histoire de la Chine n'a manqué de caractères élevés elle offre bon nombre d'hommes réellement marquants. Le grand Hublaï a dû beaucoup de ses succès à son secrétaire chinois Youchou, qui devint son compagnon constant et son ministre favori. Ce savant éminent et intègre avait été le tuteur du prince, qui apprit à son école les sages principes du gouvernement, et reçut de lui de salutaires avis et des conseils féconds en bons résultats. Youchou, interrogé par son élève royal, résuma les devoirs d'un prince en huit maximes : " Réglez votre maison ; étudiez les sciences ; honorez les sages ; " chérissez vos parents ; révérez le ciel ; aimez le peuple ; appliquez-vous à de bonnes œuvres ; et tenez les flatteurs à " distance."

LE JOURNAL EN CHINE

Il n'y a pas de journaux en Chine. La *Gazette de Peking* est ce qu'imprime son nom. Lorsque nous nous rappelons que ce bulletin de la cour ou annales du gouvernement, est en existence depuis les dernières années du neuvième siècle, longtemps avant que l'art de l'imprimerie ait été connu en Europe, avant l'aurore de la renaissance, lorsque des guerriers fameux et des rois illustres ne pouvaient pas écrire leurs noms, alors que les moines d'Iona copiaient les œuvres du vénérable Bède, il est surprenant qu'il ne se soit jamais publié

de journaux populaires. Le peuple est tenu dans l'ignorance la plus complète des évènements contemporains. Les défaites, quand les Chinois sont vaincus, sont données pour des victoires. Il est vrai que dans des pays possédant de nombreux journaux, nous avons vu la même chose se produire. Tout ce qu'un gouvernement a à faire dans un tel cas, c'est de se saisir des lignes télégraphiques, de surveiller la poste et d'interdire les journaux étrangers.

Dans chaque capitale de province en Chine, il se publie un bulletin officiel tous les jours, il contient les noms de tous les visiteurs au palais du vice-roi dans la journée précédente. Donc il n'est pas étonnant d'entendre dire que le bulletin qui a eu son époque florissante en Angleterre, avant l'expansion du journalisme, joue un rôle important en Chine. Une bataille fut livrée à Chan-chia-wan où suivant un arrangement convenu avec M. (plus tard) Sir Henry Parkes, un règlement à l'amiable devait se faire, mais où les Chinois avec leur perfidie habituelle, se décidèrent à tenter un nouvel effort pour fermer aux étrangers détestés la route de Pékin. Les Français, sous le général de Montauban (par la suite comte de Palikao), ayant assailli vigoureusement la gauche de l'armée chinoise, tandis que les Anglais sous Sir Hope Grant pressaient sa droite, et que la cavalerie de Probyn mettait en déroute un large corps de Tartares à cheval, les soldats chinois lâchèrent pied et abandonnèrent le champ de bataille. Un bulletin décrivant ce combat, dans lequel il est vrai, l'ennemi vaincu se battit opiniâtement, annonça que les Anglais et les Français avaient été complètement battus; ajoutant "sur chaque dix hommes, huit ou neuf ont été tués." La marche sur Pékin fut travestie de la manière la plus ridicule et la plus mensongère. Le Prince Tsen est heureux de voir que les "turbulents barbares" soient entrés au palais du Yuen-ming-yuen et il enjoint à la garnison de Pékin de les tuer tous. Cinq mille sont tués. Cinq mille s'échappent. Mais ils rencontrent l'armée du Prince Tsen. Bataille, ou quatre mille barbares sont tués. Mille sont

pris vivants. " Le prince fait arracher les yeux à 200 des plus vigoureux, ou leur fait couper le nez." L'écrivain déclare, bien entendu que la nouvelle que l'Empereur et ses ministres ont pris la fuite est absolument fausse.

Les Chinois à San Francisco ont pris les devants sur leurs compatriotes de la Terre des Fleurs. Ils publient deux journaux dans leur langue.

Les Chinois se servent de placards pour exposer leurs griefs. Quelquefois un individu s'assiéra près de la porte de son oppresseur et proclamera les torts qu'on lui a faits à tous les passants. Cette coutume est commune dans l'Inde, et elle était pratiquée parmi les Celtes de l'Europe jusqu'à il y a environ un siècle.

Dans des conditions comme celles que nous avons indiquées, il ne peut exister d'opinion publique nationale. L'opinion publique locale, telle qu'elle existe, est la création de la classe des " lettrés" et de la " bourgeoisie" qui se trouvent entre l'armée des personnages officiels intéressés et la masse obscure du peuple. La classe moyenne est composée de ceux qui se sont présentés aux examens publics sans succès. M. Low, écrivant à son gouvernement, il y a treize ans, de la légation des Etats-Unis à Pékin, dit qu'elle joue un rôle utile en guidant les basses classes et en dirigeant les affaires locales dans l'intérêt du gouvernement.

" Cette classe crée l'opinion publique qui exerce une influence régulatrice sur les officiers du gouvernement, et qui est ordinairement assez puissante pour frustrer les intentions et nullifier les actes des fonctionnaires, depuis l'empereur jusqu'au dernier employé, chaque fois que les droits du peuple sont menacés d'invasion ou qu'il est injustement opprimé. L'influence des lettres est si puissante que tous les fonctionnaires s'efforcent d'agir conformément à la volonté du peuple, et, à ce point de vue, le gouvernement de la Chine est essentiellement démocratique en pratique."

Le colonel Tong qui se proclame, en se moquant, l'admirateur du journal en Europe, dit que cela aide à passer agréablement le temps. Il ne fait pas grand cas de l'influence des journaux sur l'esprit public. Si le peuple pouvait toujours lire le même journal, la chose serait différente. "Le journal dit généralement ce qui se passe, s'il est bien informé; quelquefois il se risque à dire ce qui ne se passe pas, "mais sous toutes réserves." C'est peut-être la seule chose intéressante, et, le lendemain, elle est démentie. Le monde auquel prêche le journal est insaisissable, capricieux. Ce qui lui plaît aujourd'hui lui déplaît demain. Regardez ces affolés se précipiter à toute heure du jour sur les journaux, et vous les entendez toujours gémir: "Il n'y a rien dans les journaux." Quant aux articles sérieux, il paraît qu'on ne les lit jamais, ils n'ont d'intérêt que pour les auteurs. Le journal, dit le colonel, est une institution bien utile, bien précieuse pour ceux qui écrivent."

Il fait remarquer avec satisfaction qu'aucun journal, tel que ceux qui existent là où la presse jouit d'une liberté absolue, n'est publié en Chine; et il ajoute: "Il existe de grands empires, même en Europe, où cette liberté n'est pas entière." Mais il soutient que quoique la Chine n'ait pas la liberté de la presse, elle possède une opinion publique.

Le *Livre des vers* (le She-King) rédigé par Confucius est, suivant lui, l'origine du journal en Chine. Les souverains de la Chine ont toujours été informés de l'état de l'opinion publique concernant les actes de leur gouvernement. Le conseil des Censeurs existe depuis des siècles, il a pour mission de présenter au souverain des rapports sur l'opinion publique dans les diverses provinces de l'Empire, et ses rapports forment un journal dont les lecteurs sont l'Empereur et les hauts officiers de l'Etat. Ces rapports ont dernièrement été publiés dans la *Gazette de Pékin*.

"La liberté de la presse n'existe pas en Chine parce que cela serait contraire à l'idée que nous avons du caractère de la vérité de

l'histoire. Pour nous, il n'y a pas d'histoire contemporaine publiée. L'histoire ne publie que les annales des dynasties, et tant que la même dynastie occupe le trône, il n'est pas permis d'en publier l'histoire. L'histoire est écrite par un conseil de lettrés. * * On comprend dès lors qu'il soit nécessaire de tenir tous ces documents secrets, pour qu'il soit une reproduction fidèle de la vérité."

Dans l'innocence de son âme, il se figure que ce conseil des censeurs, composé des lettrés les plus distingués, ayant le droit de dire tout ce qu'ils désirent, et de prendre note même des rumeurs, réalisent l'idéal que les journalistes européens cherchent en vain.

"La *Gazette Officielle* n'est généralement reçue que dans les cercles officiels. Le peuple ignore complètement ce qui se passe dans l'ordre de la politique."

Depuis que des ports ont été ouverts au commerce international, on a fondé des journaux chinois sur le modèle des journaux européens, et cet exemple a été suivi dans les provinces. Mais le journalisme local est mort de mort violente, et personne ne songe à le ressusciter. Les étrangers seuls continuent à exploiter les journaux. Les plus répandus de ces journaux sont : le journal de Shanghai et celui de Hong-Kong.

Il existe, dit le colonel, une autre sorte de journal. Les Chinois ont coutume d'écrire leurs impressions de voyage, les divers événements importants dont ils sont témoins, et tout ce qui mérite un souvenir. Mais si ces relations traitent de questions concernant la politique, elles ne peuvent être publiées tant que la même dynastie est sur le trône.

Quoiqu'il n'existe pas en Chine d'organe de l'opinion publique, on y trouve cependant des conservateurs et des démocrates ; des partisans des anciennes traditions de l'empire qui ne veulent à aucun prix faire de concessions à l'esprit nouveau, et d'autres qui, quoique incapables de sympathiser avec la

démocratie de l'Occident, désirent simplement servir les intérêts du peuple, de manière à ce que le peuple en reçoive quelque profit. Il est très amusant de noter comment ce Chinois, si profondément instruit apprécie nos institutions européennes. Il lui semble que le fait que la liberté de la presse n'existe pas en Chine est une excellente chose.

CHEMINS DE FER

Le chemin de fer construit entre Shanghai et Wousung a été acheté par le gouvernement chinois simplement dans le but de s'en débarrasser. M. Giles dans son ouvrage, *la Chine Historique*, donne à l'égard de cet acte, des raisons tout-à-fait fausses. La raison réelle est donnée par le colonel Tong dans la *Revue des Deux-Mondes*.

“Le chemin de fer n'a pas réussi quoique ce soit une merveilleuse manière de voyager. Mais quelque merveilleuse qu'elle soit, est-elle jugée utile? jusqu'à présent, non. Dès lors, elle n'est pas entreprise. De plus, l'exécution d'un tel projet apporterait dans les mœurs une grande perturbation. Nous tenons par dessus tout aux traditions de la famille, et parmi elles, il n'en existe pas de plus chère que le culte des ancêtres, et le respect de leurs tombes. La locomotive renverse tout sur son passage; elle n'a ni cœur ni âme; elle passe comme un ouragan. Nos peuples ne sont donc pas encore décidés à se laisser envahir par le cheval de fer; et, vraiment on ne peut trop leur en vouloir quand on se rappelle que l'Institut de France se refusa à admettre le projet de Fulton relativement à l'application de la vapeur à la locomotion des navires. * * * Ceci m'amène à dire qu'on ne convainc que l'esprit, et qu'il vaut mieux démontrer par des faits évidents une vérité d'importance que l'imposer violemment en foulant aux pieds les traditions et les mœurs.”

Une ligne télégraphique a cependant été établie entre Pékin et Shanghai, et un fil électrique relie les capitales des Empires anglais et chinois. “Depuis bien des années,” dit M. Giles, “l'Anglo-Saxon pousse le Mongol à avancer plus rapidement

dans la voie du progrès. Il vaudrait beaucoup mieux, peut-être, que dans les siècles à venir, les Mongols ne marchent pas d'un pas plus rapide qu'il ne conviendrait aux intérêts matériels de l'Aglo-Saxon." Sans l'aide de l'immigration, et en dépit des guerres civiles, les Chinois ont doublé leur nombre dans l'espace d'un siècle.

POPULATION, MARIAGES ET RAPPORTS SOCIAUX

En 1743, suivant Grosier, la population de la Chine n'excédait pas 200,000,000 ; en 1842, d'après Sacharoff, elle avait atteint le chiffre de 414,686,994. Ils possèdent une puissance de travail qui surpasse celle de toute race occidentale. Ils attachent la plus grande importance au mariage. Comme chez les anciens Juifs, plus un Chinois a d'enfants, surtout de garçons, plus il est honoré. Le désir d'avoir une postérité mâle est aussi prononcé qu'il l'était chez les enfants de Judas, lorsqu'ils habitaient leur propre pays. Ceci est le résultat naturel du culte des ancêtres, pivôt sur lequel tourne toute la civilisation chinoise. Monogames en théorie, ils prennent cependant ce qu'ils appellent vaguement des " secondes femmes," qui ne sont réellement que des concubines. Les parents choisissent une épouse pour leur fils, la même coutume existait chez les Juifs. Au cas où sa femme ne lui convient pas, l'époux prend bientôt une seconde ou une troisième " femme." Le fait que les enfants de ces concubines sont légitimes rendrait le terme polygamie assez propre à désigner la pluralité des femmes attachées à la couche maritale. Jusqu'à ce qu'il lui naisse des enfants la prétendue seconde femme n'est rien de plus qu'une servante dans la maison, et quoique la maternité améliore son état domestique, elle ne jouit d'aucuns droits légaux. La position des femmes en Chine est déplorable : l'oppression, résultant de ce système de concubinage, est si grande que, suivant le témoignage du voyageur, de jeunes fiancées se sont suicidées pour éviter le mariage avec ses tyrannies et ses jalousies. Les " femmes " surnuméraires, bien que plus aimées

quelquefois que la dame qui domine sur la maison, sont, au point de vue de la dignité personnelle, dans une bien plus triste condition. Elles peuvent être renvoyées, vendues, et devenir les esclaves de personnes tenant des maisons de prostitution.

“ Il est souvent venu à ma connaissance, dit Gray, que le résultat de cet état de chose (la pluralité des femmes) a conduit un mari à chasser de sa maison ou à vendre une de ses femmes sur une accusation fautive portée contre elle par une rivale. Naturellement, par cette raison, beaucoup de dames sont opposées au mariage. Dans une rue seule,—celle de Shappat-Kan dans le faubourg Honan de la cité de Canton,—je connais quatre familles où il y a des dames refusant positivement de se marier sous prétexte que si leurs époux devenaient polygames, il ne leur resterait pour tout partage qu’une vie malheureuse.”

“ Les maîtres peuvent vendre les esclaves femelles soit à d’autres messieurs, pour leur servir de concubines, soit aux propriétaires des maisons de débauche pour en faire des prostituées publiques, ou bien ils peuvent, je le suppose, s’en servir pour la gratification de leurs propres passions. Quelquefois un maître épouse une de ses esclaves. De fait, il n’est pas rare de voir une épouse stérile, si elle possède une esclave aimable et de bonne mine, suggérer à son mari de prendre cette fille pour seconde femme.”

Cette coutume nous rappelle la conduite de Sarah. Voyant qu’elle se faisait vieille, elle induisit son mari à épouser sa servante Hagar dans l’espérance que la promesse que Dieu lui avait faite de laisser une postérité put s’accomplir. L’archidiacre Gray nous raconte comment une dame du nom de Tung Lou-shi, résidant dans le faubourg occidental de Canton proposa à son mari d’épouser une jeune et belle esclave, malgré qu’elle lui eût donné plusieurs enfants. Ses infirmités croissantes la forcèrent à adopter cette conduite. Elle stipula que le mari et sa jeune épouse vivraient dans une maison voisine. Maintenant écoutons l’apologiste chinois à ce sujet :

“ La femme n’a pas en Chine, le pouvoir d’amusement qu’on lui reconnaît en Europe. Elle fait des visites à ses amies, et elle reçoit les leurs à son tour. Mais ces réunions sont interdites aux hommes. Aussi une des causes qui excitent et produisent les plaisirs du monde, c’est-à-dire la meilleur part des amusements, est supprimée dans l’organisation de la société chinoise, Les hommes se réunissent souvent, mais seuls ; et il ne font pas visite aux dames en dehors du cercle de la famille.”

Le colonel Tong prend la défense de l’isolement des femmes :

“ On peut comparer des institutions qui ont un caractère politique, on ne peut pas comparer des coutumes ; elles ont le même privilège que les goûts et les couleurs. Chacun prend son plaisir où il le trouve, est un proverbe tout-à-fait juste, qui exprime ma pensée ; car dans ce cas, on le trouve toujours là où on le prend. Mais il est probable que nos législateurs, en diminuant autant que possible le nombres des circonstances qui pourraient mettre en présence l’homme et la femme, ont agi dans l’intérêt de la famille. Il existe un proverbe chinois qui dit : “ Sur dix femmes, neuf femmes jalouses.” De leur côté, les hommes ne sont pas parfaits. La paix de la famille est donc exposée à de grands dangers.”

“ J’ai dit déjà que les institutions de la Chine n’ont qu’un but,— l’organisation de la paix sociale ; et pour en assurer la réalisation, le seul principe qui ait paru souverain a été—la fuite des occasions. Ceci n’est peut être pas d’une bravoure chevaleresque ; mais, parmi les braves, combien succombent à la tentation ? Le remède aux situations *in extremis* du mariage, est l’exécution sommaire sans autre forme de procès. C’est le célèbre “ Tue-la ” si spirituellement commenté par Alexandre Dumas, fils. Ce n’est pas moi qui contesterai ce droit du mari dans un moment où sa dignité et son autorité sont gravement compromises. Mais enfin, je suis de l’avis de nos sages ; il vaut mieux ne pas en arriver à ces sortes d’explications qui gâtent l’existence, quelque juste qu’ait été la punition ; car, dans la plupart des cas, on aimait la femme qui nous trompait, et il s’en suit des souvenirs pénibles.”

Comme lui, beaucoup penseront que le remède qui consiste à prendre un avocat et un avoué, et à plaider en public une

cause qui devrait être cachée comme un secret, paraît n'offrir que de médiocres consolations. C'est donner un diplôme à sa qualité de mari trompé, et nulle part cette situation ex-matrimoniale n'a inspiré la compassion, encore moins le respect.

“ Il n'y a donc que des ennuis et des bouleversements dans l'institution de la société occidentale telle qu'elle existe. Mon expérience personnelle à ce sujet, et ce que j'en ai lu, m'ont complètement instruit. Je ne partage pas cependant l'opinion d'un grand nombre d'occidentaux qui prétendent que la plupart des femmes trompent leurs maris. Cela doit être exagéré, quoique j'aie entendu une dame me dire que c'était le luxe du mariage, et que les hommes s'habituèrent à leur nouvelle existence avec résignation. Je ne m'étonne plus que le mariage soit si abandonné ; ce ne sera plus bientôt qu'une simple formalité légale approuvée par les notaires. Ce ne sera sans doute pas un progrès, mais je concède que ce sera très amusant.”

Le colonel continue : “ Le sacrifice que nous nous sommes imposé est conforme à l'opinion que nous avons de la nature de l'homme—l'homme est originairement enclin à la vertu et il ne se pervertit que par la force des mauvais exemples, en devenant souillé de ce qu'on appelle la “ poussière du monde.” Confucius classe parmi les choses dangereuses la femme et le vin, et en Europe arrive-t-il un scandale, la première pensée est celle-ci : cherchez la femme ! L'Occident offre cette particularité remarquable qu'il présente, l'exemple et la critique “ cherchez la femme ” est un dicton qui n'aurait pas d'application chez nous.”

Remarquez le sentiment de supériorité qui perce dans le paragraphe suivant :

“ Je suis certain que ces observations n'ont jamais été faites à propos de nos mœurs, le goût étant de les critiquer avant tout et de les trouver—chinoises, c'est-à-dire extravagantes. Leur grand défaut—et tout esprit sincère en conviendra avec moi—c'est qu'elles sont trop raisonnables. Les grands enfants sont comme les petits,

ils n'aiment pas les prix de sagesse. C'est le caractère vrai de la société occidentale : la honte de paraître sage. On voudrait bien l'être, mais on se pare du mauvais exemple comme d'une action qui distingue et ce plaisir là pervertit, car c'est jouer avec le feu. Nous sommes restés sérieux. Ah ! le mot est violent ; mais qui veut la fin doit prendre les moyens ; et si nous avons le bonheur dans la famille, c'est que nous avons supprimé les tentations. La gaieté en souffre un peu, mais les bonnes mœurs se soutiennent. Et puis, maintenant les voyages sont si faciles—nous avons l'Europe.”

Il passe d'un trait rapide sur les sombres exceptions que présente ce tableau idéal, il parle ensuite des bateaux de fleurs. Il nie avec force que ces bateaux de fleurs soient des mauvais lieux, * comme le prétendent certains voyageurs.

“ Ces femmes ne sont pas considérées dans notre société sous le rapport de leurs mœurs ; elles peuvent être à cet égard ce qu'elles veulent être, c'est leur affaire. Elles exercent la profession de musiciennes, ou de *dames de compagnie* peu importe le nom ; et on les paie pour le service qu'elles rendent, comme on paie un médecin ou un avocat. Elles sont généralement instruites, il y en a de jolies. Lorsqu'elles réunissent la beauté et le talent, elles sont évidemment très recherchées. Le charme de leur conversation devient aussi apprécié que celui de leur art, et on devise sur les nombreux sujets qu'il plaît de soumettre au jugement des femmes. On adresse même des vers à celles qui peuvent en composer et il en est qui sont assez instruites pour répondre aux galanteries rythmées des lettres.

Il déclare que ceux qui disent qu'il se passe dans ces réunions en bateaux autre chose que ce qu'il a décrit, avancent une fausseté absolue. Les femmes musiciennes sont souvent invitées dans la maison de famille, afin de jouer après dîner.

* “Ceux de ces bateaux qui sont le plus gaiement décorés, dont la proue recourbée est peinte d'arabesques, avec des lanternes de soie suspendues à leur tentures, tandis que des glaces, des peintures et des vers excitant à l'amour, inscrits sur papier coloré, embellissent leurs flancs—sont ces abîmes d'iniquités que l'on nomme bateaux de fleurs. Les misérables femmes qui les habitent, attifées d'habits et de parures de mauvais goût, vacillant sur leurs pieds difformes, apparaissent aux portes ou sur le pont, invitent les passants par leurs gestes, et tâchent de les y attirer. Ces créatures dégradées sont achetées dans leur bas âge de leurs parents * * * et sont tenues en esclavage jusqu'à ce qu'elles soient usées par les maladies ou la débauche * * * Sirm. Vol. I., pp. 71-2.

“ Si ces musiciennes étaient des femmes de mauvaises mœurs, elle ne franchiraient pas le seuil de notre demeure, et surtout ne paraîtraient pas en présence de notre femme.” Ces artistes reçoivent également chez elles. Vous les invitez à vous recevoir chez elles à dîner. Vous commandez le dîner et vous invitez vos amis. Ces usages, dit-il, démontrent suffisamment que le rôle séduisant de la femme est fortement apprécié dans l'Empire du Milieu. Le cœur humain est partout le même et sans doute bien des romans d'aventures s'esquissent dans une invitation. “ D'abord ce n'était qu'un désir d'entendre de la musique, mais cette musique est si perfide ? Confucius l'a aussi désignée parmi les choses dangereuses, le son de la voix pénètre dans le souvenir ; on renouvelle les invitations, et celui qui invite peut bien à son tour n'être pas tout-à-fait indifférent.” On glisse dans le roman, et les plaisirs qui amènent l'appauvrissement et la ruine sont en vogue en Chine aussi bien qu'en Europe.

L'archidiacre Gray en donne la même description que le colonel Tong. “ Un des plaisirs favoris de la jeunesse Chinoise est d'organiser des parties sur l'eau, principalement le soir, en compagnie de femmes qui acceptent des invitations. Ces femmes ne sont pas mariées ; elles sont musiciennes, et c'est à ce titre qu'elles sont invitées sur les bateaux de fleurs. On trouve sur ces bateaux tout ce qu'un gourmet peut désirer dans la fraîcheur du soir, auprès d'une tasse de thé délicieusement parfumé, la voix harmonieuse de la femme et le son mélodieux des instruments, ne sont pas considérés comme des débauches nocturnes.”

Les mariages dans le jeune âge, et la pluralité des femmes, doivent tendre au développement de la population dans une proportion énorme. Et, si les guerres civiles ou étrangères, de grandes calamités, telles que les épidémies, ne le diminuaient pas heureusement, les Chinois seraient obligés de déborder hors de leurs frontières, en dépit du culte des ancêtres.

RICHESSSE DU PAYS

La Chine pourrait, toutefois, supporter une plus forte population qu'elle n'en a, si seulement elle pouvait trouver place pour un plus grand nombre. Ses richesses ne sont pas à moitié développées, la houille que l'on trouve dans toutes les provinces de la Chine a certainement été employée avant d'être connue en Europe. Les voyageurs du 13^e et du 14^e siècle nous disent comment dans le pays lointain de Cathay "des pierres noires sont tirées des montagnes, que ces pierres brûlent quand elles sont allumées et sont employées par beaucoup de personnes de préférence au bois qui s'y trouve en abondance.

M. Williamson, dans son voyage à travers le Chih-li et le Shan-si, faisant la description du pays au delà de Chang-lang-chou et la plaine de Tai-yuen, dit que cette dernière est des plus fertiles, "abondant en arbres fruitiers et en céréales, et couverte de cités et de villes commerciales. Les montagnes qui la flanquent, si l'on en croit les récits de la population, renferment de la houille, du fer, de la chaux en quantité abondante, et on y trouverait probablement d'autres minéraux." Certainement, dit-il, un tel pays ne peut rester fermé au monde extérieur. Le pays qui excite son enthousiasme n'a que 253 personnes au mille carré, tandis que le pays voisin, le Chih-li en contient 475. La houille de Joung-chi-hien, après avoir été descendue par eau, sur une distance de 700 li (environ 233 milles) jusqu'à la grande porte qui sépare Shensi de Hanam, est vendue sur les bateaux 250 cash par picul de 133 livres, ou environ \$5.55 par tonne de 2,000 livres. Les collines situées au sud de Po-shan-hein sont riches en minéraux. On trouve des puits, rendant une houille excellente, dans toutes les directions." Ces collines renferment beaucoup de métaux précieux. C'est le rapport commun de Williamson et des autres concernant chaque province. Cependant, bien peu de ces ressources sont exploitées. Les Mandarins, dans

un endroit, dirent que s'ils permettaient l'exploitation des mines d'or, ils craignaient que cela produisit des troubles parmi les mineurs. Des Chinois entreprenants et désirant exploiter les mines disent qu'il leur serait inutile de le faire parce qu'ils seraient pressurés par les Mandarins, et l'art des exactions est connu même dans le palais de Pékin.

Pendant des milliers d'années le peuple a été tenu dans une telle ignorance qu'il se figure que toutes les nations sont tributaires de la Chine. Lorsque les navires de l'Angleterre remontaient le fleuve pour dicter des termes au "Fils du ciel," les Chinois, que la curiosité amenait aux rivages, croyaient qu'ils apportaient le tribut. Si l'on veut sonder toute la profondeur de complaisance de soi-même et de l'arrogance chinoise, il faut lire l'histoire des relations qu'a entretenues l'Angleterre avec l'Empire depuis 1834 jusqu'à la signature du traité de Nankin. Toutes les ressources diplomatiques et militaires de l'Empire ont été épuisées pour prévenir l'humiliation de recevoir une ambassade anglaise sur un pied d'égalité. L'arrogance et la dignité se sont quelquefois débordées tour à tour. Il est impossible de ne pas admirer la conduite du gouvernement chinois, lorsqu'un présent fut envoyé d'Angleterre au ministre Sung Tajim comme témoignage de reconnaissance pour les services qu'il avait rendus à l'ambassade de Lord Macartney. Le présent fut renvoyé à Canton avec une note hautaine expliquant qu'un ministre du Grand Empire ne devait pas même jeter un regard sur un don venant d'un étranger. Ceci rappelle ce que disait Elizabeth que ses chiens ne devaient pas porter d'autres colliers que les siens. Mais un véritable trait d'enfantillage, c'est que le viceroi Lou écrit à Lord Napier : qu'il n'est pas permis aux grands Ministres du Céleste Empire d'avoir des entrevues avec les barbares étrangers, "sauf dans le cas où ils auraient à se rendre à la cour pour porter le tribut ou sur un ordre impérial exprès. L'ambassade russe à Pékin, un des événements les plus remarquables des premières années du règne de Taoukwang a été traitée sur un pied d'infériorité. Lorsque

M. (plus tard Sir James) Matheson demanda une entrevue avec les fonctionnaires Chinois et leur exposa ses griefs ainsi que ceux des marchands, ses confrères, un des Mandarins le saisit, et lui passant la main droite autour du cou, lui faisant comprendre qu'il méritait d'être décapité. Matheson s'empara promptement du Mandarin, et lui fit subir le même procédé deux fois de suite. Jusqu'en 1840, rien qui put ébranler la foi du Chinois en eux-mêmes ou dans la majesté de l'Empereur n'était encore arrivé ; et même à présent, ils ne trouvent dans nos personnes ou nos institutions aucun signe de supériorité. Nous avons vu qu'un Chinois, de l'instruction la plus distinguée, ayant vécu dix ans en Europe, et qui parle et écrit avec élégance, la plus délicate des langues européennes regarde la civilisation chinoise comme supérieure à celle de l'Europe.

PLAIES SOCIALES

Les crimes les plus vils sont attribués aux Chinois. La peinture tracée par chaque voyageur rappelle les temps du Bas-Empire. Le père David dit avec chagrin, lors de son départ de Pékin, que le sentiment d'affection naturelle ne paraît pas exister dans le nord de la Chine, et la description d'un autre missionnaire jésuite le père Huc, description qui ne leur laisse aucune vertu et ne les montre riches qu'en vices, est bien connue. Williamson, qui a voyagé dans une grande partie de la Chine, dit que partout il les a trouvés faux et que leur morale est corrompue. Tous les voyageurs, les uns après les autres, s'accordent à dire que ce sont de détestables menteurs et que la dissimulation est universelle. Plusieurs prétendent qu'ils sont tous voleurs. La vérité, dit M. Williamson, est inconnue dans le pays. La duplicité et la chicanerie sont leur espoir et leurs armes. La tromperie est passée à l'état de science. L'astuce et le mensonge occupent la place de l'habileté et du talent.

Sirr, évidemment un homme d'un caractère élevé, après

avoir fait l'éloge de la piété filiale des Chinois dit : " C'est avec répugnance que nous sommes forcés de dire que nous croyons fermement qu'il n'existe nulle part sur le globe, à notre connaissance, de nation dont les membres soient aussi habituellement et systématiquement dissolus que les Chinois, les vices les plus révoltants sont pratiqués, ils s'y plongent sans honte, et sans encourir de châtement s'ils s'y livrent. La chasteté est inconnue parmi les femmes de basse classe, et elle n'est observée que par une réclusion rigoureuse et le manque d'opportunité."

Les mêmes remarques peuvent se déduire du témoignage du colonel Tung, dont nous avons déjà parlé.

Sirr continue : " La dégradation de la femme en Chine est hélas, absolue et complète." " Souvent," dit Williamson, décrivant ce qu'il avait vu dans les campagnes, " nous étions amusés en voyant de curieux attelages, savoir : une vache et un âne, une mule et des chevaux, et en une ou deux occasions, une femme, tous tirant ensemble ; toute la famille était sortie, hommes et bêtes."

Quant à la cruauté des Chinois, la preuve est accablante. Cependant il existe des établissements charitables. M. Sirr donne une description complète d'un hospice d'enfants trouvés, à Shanghai, conduit évidemment sur le même principe que celui dont la crèche rembourrée reçut les enfants d'un célèbre écrivain, des mains de leur père, l'auteur d' " Emile." Il nous parle aussi d'une institution pourvoyant aux besoins des malades pauvres, et à la sépulture des morts non réclamés, cet établissement était soutenu par des contributions volontaires et avait des succursales dans toute la ville et ses faubourgs. Dans la plus considérable de celle-ci, les vieux et les jeunes sont reçus. Les jeunes, s'ils ne sont pas trop malades, sont instruits par un maître d'école payé à même les fonds de l'hospice. Quelques vieillards et infirmes reçoivent aussi des secours au dehors. Les cercueils sont de bonne apparence et

solidement construits, sur le couvert de la bière se trouvent inscrits le nom de l'institution et le nombre indiquant combien il en a été fourni. Il y a aussi, bien entendu, un espace réservé pour le nom du mort. En 1848, 6,080 cercueils ont été ainsi donnés.

“ Les enterrements se font avec une décence convenable. Le cercueil et les funérailles pourraient faire honte à la chrétienne Angletterre, quand on réfléchit à la manière peu décente et souvent tout-à-fait inconvenante dont se font les enterrements de nos pauvres, inhumés aux frais de la paroisse.”

L'archidiacre Gray nous dit que l'hospice des enfants trouvés à Canton peut loger 500 de ces enfants. Il est supporté par une taxe sur le sel. Le règlement prescrit une nourrice pour chaque deux enfants ; mais dit-il, ils sont mal nourris, comme le prouve incontestablement le grand nombre de décès.

“ Règle générale, les enfants trouvés sont des filles. Quand elles ont atteint l'âge de huit ou dix mois elles sont vendues. Les acheteurs sont censés être des gens mariés et sans enfants, ou des personnes désireuses d'élever des femmes pour leurs fils.”

Il ajoute que ces enfants sont quelquefois achetées par des personnes qui se proposent de les vendre à l'âge de puberté, comme esclaves ou pour des fins plus infâmes. Il y a aussi à Canton un hospice pour les lépreux, capable de contenir 400 ou 500 malades ; et différents mouillages sont réservés dans la rivière à des bateaux destinés à en recevoir d'autres quand cette institution est remplie, comme elle l'est ordinairement. Il y a aussi un asile pour les aveugles, les vieillards et les infirmes. Dans quelques-unes de ces institutions on envoie tous les jours les personnes qui y sont gardées mendier au dehors. A Wing Shing Sha, il y a un hospice pour les lépreux, qui peut contenir 200 malades ; il a été fondé depuis plus de deux siècles par un homme bienfaisant du clan Yhu.

L'archidiacre Gray a trouvé à Chong-pou-hom un autre asile où les malades paraissent jouir d'assez de confort. Partout on trouve des asiles et des mouillages destinés à ces malheureux. L'auteur que nous avons cité souvent et qui est regardé comme une autorité—l'archidiacre Gray—dit que les Chinois ont peu de pitié pour les affligés, et que ces institutions, fondées ou supportées par des particuliers, doivent leur origine ou leur maintien à d'autres sentiments qu'à "un pieux sentiment de sacrifice volontaire." Il dit que ces bonnes œuvres sont faites afin de "s'assurer la faveur des dieux," et quelquefois celle de l'empereur. En 1872, un banquier qui avait donné de grands secours aux victimes des inondations de Tien-Tsin, a été élevé au rang de trésorier-général, et ses parents au premier grade. Il donna ensuite 10,000,000 de cash (environ \$14,500) et on proposa de lui faire donner une tablette ou un parchemin impérial. C'est un honneur rare et magnifique. Les Chinois, comme les Juifs dans le temps de Notre Seigneur, regardent les maladies corporelles ou mentales, comme des châtiments envoyées par les dieux en punition du péché, avec cette différence, qu'à cause de la croyance dans la transmigration des âmes, les Chinois restreignent la conclusion à l'individualité souffrante.

Il n'y a pas d'asiles d'aliénés en Chine, non plus que d'asiles pour les pauvres, mais on trouve, paraît-il, des institutions où, en hiver, les mendiants peuvent obtenir des aliments et un abri. Pendant les hivers rigoureux, on distribue quelquefois parcimonieusement du riz bouilli au peuple affamé. Dans toutes les villes entourées de murailles, et dans beaucoup de bourgs il existe des greniers impériaux, où, en temps de guerre ou de famine, on est censé vendre du riz à un prix réduit. Mais les voyageurs nous apprennent que ces greniers sont vides, qu'il est rare que l'on voie au-delà d'une mesure de riz dans aucun d'eux, et qu'un grand nombre de ces greniers tombent en ruine. M. Gray assure que le motif qui a causé l'établissement de ces institutions n'est pas la bienfaisance mais l'instinct naturel de la conservation. Lorsqu'il s'agit d'une

nation, il est peut-être aussi difficile de juger des motifs qui la guident que dans le cas des individus.

Si l'on veut se former une opinion juste on doit se rappeler ce fait ; qu'aucune relation sociale ne peut être entretenue entre les étrangers et les Chinois. L'étranger ne peut donc les voir sous leur meilleur jour, et le voyageur venu, de pays européens hautement civilisés, n'a pas l'occasion de connaître intimement leur vie sociale, et il part de la Chine en répandant des accusations exagérées de toutes espèces. M. Medhurst, consul à Shanghai, qui a remarqué aussi lui beaucoup de plaies sociales qu'avaient déjà observées d'autres voyageurs dit, cependant " qu'il y a toute raison d'affirmer que les Chinois ne sont pas aussi enclins au mal, et morts à tous bons sentiments qu'on les a dépeints."

L'accusation de cruauté, toutefois est prouvée. Le Chinois contempera froidement, et sans cesser de mâcher son riz, l'application de la torture ou de la peine de mort, dans les formes les plus révoltantes. Le massacre, en 1828, de l'équipage français du *Navire* qui prit passage sur une jonque chinoise pour Macao ; celui de deux équipages, dont les bâtiments avaient fait naufrage sur le côtes de l'île de Formose, par les mandarins de l'endroit ; la conduite de ces soldats qui, ayant sur eux des armes cachées, s'embarquèrent à bord du *Thistle* et tuèrent tous ceux qui le montaient ; la lâche perfidie qui caractérise l'abandon de la défense de Pehtang ; * le meurtre d'hommes qui, aux yeux de toute nation européenne auraient été regardés comme des parlementaires, ou du moins prisonniers de guerre ; la cruauté du général Ching qui faillit causer la résignation de Gordon ; le meurtre brutal des Wang par Li-Hung-Chang, futai de Kiang-si, après qu'il eût garanti la vie

* Bien que la garnison eut résolu de ne pas soutenir une attaque, elle voulut causer autant de pertes à l'ennemi que s'il eût été forcé de prendre la place d'assaut ; dans ce but, elle disposa, dans le magasin, des bombes de telle manière qu'elles devaient nécessairement faire explosion au moyen de batteries de fusils placés dans un endroit où on ne pouvait manquer de les fouler aux pieds, et d'en presser les détentes. Le plan entièrement conforme aux idées que se font les Chinois de la guerre, fut divulgué par l'un des leurs qui, heureusement, aima mieux servir l'humanité que sa patrie. Boulger, Histoire de la Chine, Vol. III, page 187.

sauve ; leur manque de pitié pour les malheureux ; les châti-ments barbares et cruels infligés aux criminels et pardessus tout les massacres périodiques des missionnaires et des chrétiens, tout cela prouve leur insensibilité au spectacle des souffrances et une cruauté innée.

Quant à l'accusation d'infanticide, elle est établie par des témoignages universels, il ne reste de doute que quant au degré où il est pratiqué. A ce sujet, l'auteur que nous venons de citer dit :

“ Il existe des villes et des districts où l'infanticide est pratiqué dans une proportion infâme, dans d'autres cette pratique est moins commune ; ailleurs, elle n'est pas passée en coutume, et dans la plupart des cités, je suis porté à croire que ce crime n'est pas plus fréquent que dans les villes européennes, il n'est commis que dans le but de cacher une autre faute.”

Il ajoute qu'il y a quelque distinction à faire à cet égard, cette différence est en faveur des provinces du nord et du centre, contre celle du sud et du littoral. Les essais d'enfants que l'on voit partout n'indiquent pas que cette pratique soit universelle.

Oui, certainement, elle n'est pas universelle. Mais les Chinois ne sont pas accusés de tuer tous les enfants, ni même toutes les petites filles. Aucune de ces deux accusations n'aurait besoin d'être niée, elles seraient trop absurdes. L'accusation portée contre eux est qu'en cas de grande pauvreté ou lorsque le nombre des filles est déjà trop grand dans une famille, le meurtre des enfants du sexe féminin est pratiquée par principe et avec impunité. L'archidiacre Gray le constate :

“ Les enfants du sexe féminin, dans les familles chinoises, sont quelquefois mis à mort. On donne plusieurs raisons pour expliquer une pratique aussi méchante et aussi peu naturelle. Les pauvres donnent pour excuse leur indigence. Ils disent qu'il vaut mieux mettre à mort leurs petites filles que d'être obligés, comme

c'est malheureusement trop souvent le cas, de les vendre comme esclaves, ou dans le but de les livrer à la prostitution. L'infanticide, cependant, ne se rencontre pas seulement dans la classe pauvre. * * Mais que cette coutume soit plus ou moins fréquente dans la nation, quelques Chinois la regardent comme un crime d'une nature diabolique." *

Le colonel Tong nie de toutes ses forces que l'infanticide soit fréquent. Il repousse cette accusation avec indignation, et dit que l'amour d'un père et d'une mère pour leurs enfants est le même dans tout l'univers; il fait remarquer que les lois de l'Empire punissent l'infanticide, et qu'il existe en Chine des hospices pour les enfants trouvés, ensuite, qu'une sage-femme qui apporte à une de ces institutions un enfant qu'elle trouve abandonné, ou qui informe les autorités d'un cas d'infanticide, reçoit une somme convenue. Lorsqu'un tel crime est commis, non-seulement son auteur, mais le chef de la famille et même les voisins sont punis.

"Il est rare qu'on entende parler d'infanticide dans les villes, où les ressources de l'existence sont plus abondantes que dans les campagnes. Mais dans celles-ci, certaines coutumes existent qui favorisent l'éducation des enfants, surtout des filles. Dans toutes les familles, dès qu'il naît un enfant viable, la coutume est de lui choisir celle qui sera un jour sa femme. On prend alors, dans une famille voisine, une petite fille qui est élevée en même temps que son futur mari et dans la même maison. Elle est élevée comme si elle appartenait à la famille.

"Il existe encore, pour les parents pauvres, un autre moyen

* Prenons un exemple afin de montrer quel est le sentiment national à ce sujet. Au printemps de l'année 1872, un voisin vit une femme résidant dans le faubourg occidental de Canton noyer une petite fille adoptive dans le ruisseau Wongsha. Les voisins informèrent aussitôt les anciens du district de ce meurtre, et l'accusée fut immédiatement saisie et renfermée dans une chambre de derrière d'un temple voisin. Le lendemain elle comparut devant les anciens, et s'excusa sur ce que l'enfant était malade. Aux prières de son mari, qui demanda son pardon de la manière la plus pressante, ils mirent en liberté cette meurtrière, car on ne peut la désigner par aucun autre nom. En 1818, le juge-en-chef, ou le juge criminel de Kwang-Tung publia un édit condamnant l'infanticide dans les termes les plus forts. Cet édit attirait l'attention du peuple sur les leçons que donne la nature entière, dans le but de leur reprocher de tels actes de barbarie. "Vous devriez, disait l'édit, considérer que les insectes, les poissons, les oiseaux et les bêtes aiment tous leur progéniture. A leur naissance, les enfants sont aussi faibles qu'un cheveu, comment pouvez-vous causer leur mort instantanée?"—Gravy, vol I., p. 232.

d'échapper à la misère et de protéger l'existence de leurs enfants du sexe féminin ; c'est la vente de l'enfant à une famille riche dans laquelle elle servira comme domestique."

Il nous assure que nous ne devons pas être choqués du terme " vente," parce que ces filles devenues grandes reçoivent une dot convenable, sont mariées et deviennent libres. Elles peuvent recevoir tous les droits que confère la maternité, et leur origine n'est pas une tache humiliante. Ce sont des usages qu'il faut accepter et ne pas blâmer. Ils viennent en aide à la famille trop nombreuse. Il existe des familles pauvres en grand nombre qui conservent tous leurs enfants, et leur prodiguent les plus tendres soins. La mère qui travaille aux champs en porte deux sur elle pendant qu'elle se penche péniblement vers la terre. Ils sont attachés, l'un sur ses épaules, l'autre dans les plis de sa robe, et ils sourient aux oiseaux qui voltigent autour d'eux pendant que la pauvre mère poursuit son dur labeur !

Tout ceci, comme on le voit, n'est pas une réponse. C'est ce que les plaideurs appelleraient plutôt une confession ou une échappatoire. On pourrait avec autant d'apropos citer le cas de Virginius tuant sa fille pour la sauver de la couche de Claudius.

Dans les districts où l'infanticide est plus ou moins dans les mœurs, il n'est pas besoin de beaucoup de preuves pour se convaincre que la vente des enfants pour une bagatelle doit se produire fréquemment. Le colonel Tong admet que les enfants sont vendus. Il ne paraît exister de loi qui restreigne les parents dans l'exercice de leur autorité sur leurs enfants. Ils sont vendus. Des fils sont pris en cautionnement des dettes de leur père. Quelquefois ils se vendent volontairement pour tirer leurs parents de leurs difficultés.

J. A. CHAPLEAU.

(A continuer.)

STATUTS DU CANADA

Prix des Statuts en vente au bureau de l'imprimeur de la Reine, Ottawa.

B. CHAMBERLIN,

OTTAWA, 5 Janvier 1885.

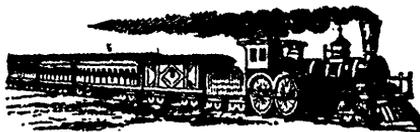
Imprimeur de la Reine.

PROVINCE DU CANADA

	\$	c.		\$	c.
Statuts Refondus H. C.....	3	25	Code Civil	1	00
" " B. C.....	3	25	Lois Criminelles on 1 vol.....	1	80
Code de Procédure Civil.....	1	50	Ordres en Conseil, a 1874.....	1	25

PUISSANCE DU CANADA

Vic.		\$	c.	Vic.		\$	c.
32&33	Statuts de 1869.....	1	50	42	Statuts de 1879, Vol. I.....	1	25
33	" 1870.....	0	80	" " Vol. II.....	0	40	
34	" 1871.....	0	80	" " Vols. I, II..	1	50	
35	" 1872.....	2	00	" " 1880, Vol. I.....	1	25	
36	" 1873.....	1	60	" " Vol. II.....	0	60	
37	" 1874.....	1	43	" " Vols. I, II..	1	60	
38	" 1875, Vol. I.....	1	50	44	" 1881, Vol. I.....	0	80
" " " Vol. II.....	0	80	" " " Vol. II.....	0	60		
39	" 1876, Vol. I.....	0	80	" " " Vols. I, II..	1	25	
" " " Vol. II.....	0	80	45	" 1882, Vol. I.....	1	00	
" " " Vols I, II..	1	50	" " " Vol. II.....	1	00		
40	" 1877, Vol. I.....	1	00	" " " Vols. I, II..	2	00	
" " " Vol. II.....	0	60	46	" 1883, Vol. I.....	1	60	
" " " vols. I, II..	1	50	" " " Vol. II.....	0	60		
41	" 1878, Vol. I.....	0	80	" " " Vols. I, II..	2	00	
" " " Vol. II.....	0	35	" " " 1884, Vols. I, II..	2	00		
" " " Vols. I, II..	1	00	" " " 1885, vol. I.....	1	50		



CHEMIN DE FER
INTERCOLONIAL

1885—ARRANGEMENTS D'HIVER—1886

A partir de décembre, les trains de ce chemin de fer circuleront tous les jours, les dimanches exceptés, comme suit :

LAISSERONT LA POINTE-LÉVIS

Pour Halifax et St-Jean	8.00 A.M.
Pour la Rivière-du-Loup	11.25 P.M.
Pour la Rivière-du-Loup	5.25 P.M.

ARRIVERONT A LA POINTE-LÉVIS

Dé Halifax et St-Jean	6.45 P.M.
Dé la Rivière-du-Loup.....	1.47 P.M.
Dé la Rivière-du-Loup.....	5.00 A.M.

Le char Palais qui part de Lévis, le mardi, le jeudi et le samedi, se rend directement à Halifax, et celui qui part le lundi, le mercredi et le vendredi se rend à St-Jean.

Tous les trains circulent sur l'étalon chronométrique de l'Est,

D. POTTINGER,

Surintendant en chef.



Département du Revenu de l'Intérieur.

ACTE à l'effet de modifier et refondre tels que modifiés les divers actes concernant la falsification des substances alimentaires et des drogues—1884.

Cet acte est maintenant en opération et ses dispositions sont mises en force.

Les manufacturiers et les vendeurs de substances alimentaires falsifiées sont sujet à des amendes élevées, sur conviction de contravention à la loi, et sont prévenues que plusieurs accusations ont été prouvées et amendes exigées.

Le public est prié de ne pas oublier que d'après les dispositions de cet Acte, les Conseils Municipaux peuvent nommer des Inspecteurs et obtenir les services du Chimiste-analyste officiel dans leur district moyennant la moitié des taux réglés par l'Acte, l'autre moitié étant payée par le Département du Revenu de l'Intérieur.

Toutes personnes peuvent bénéficier de la mise en opération de cet Acte, et des services du Chimiste-analyste, en se conformant aux dispositions de cet Acte.

EDWARD MIALL,
Commissaire du Revenu de l'Intérieur.

Ottawa, 27 Juin 1885.



Notice to Contractors.

SEALED TENDERS addressed to the undersigned, and endorsed "Tender for Infantry School, London;" will be received at this office until MONDAY, 29th proximo, for the several works required in the erection and completion of

INFANTRY SCHOOL, LONDON, ONT

Plans and specifications can be seen at the Department of Public Works, Ottawa, and at the office of Messrs. Durand and Moore, Architects, London, Ont., on and after Monday, 15th proximo.

Persons tendering are notified that tenders will not be considered unless made on the printed forms supplied and signed with their actual signatures.

Each tender must be accompanied by an accepted bank cheque, made payable to the order of the Honorable, the Minister of Public Works, equal to five per cent of the amount of the tender, which will be forfeited if the party declines to enter into a contract when called upon to do so or if he fails to complete the work contracted for. If the tender be not accepted the cheque will be returned.

The Department does not bind itself to accept the lowest or any tender.

By order,

A. GOBELL,

Secretary.

Department of Public Works, }
Ottawa, 24th Feb., 1886. }



AVIS.

DES SOUMISSIONS cachetées adressées au souigné, et portant la souscription "Sousmission pour Approvisionnements des Sauvages," seront reçues à ce bureau jusqu'à midi de MARDI, le 20 AVRIL, 1886, pour la livraison pendant l'exercice expirant le 30 juin 1887 des approvisionnements des Sauvages, tous droits payés, à divers endroits au Manitoba et dans les Territoires du Nord-Ouest. Ces approvisionnements consistent en farine, lard séché, bœuf, épicerie, munitions, ficelle, bœuf, vaches, taureaux, instruments aratoires, outils, etc., etc.

On pourra obtenir des formules de soumission et les détails relatifs à ces approvisionnements, les dates des livraisons, etc., en s'adressant au souigné, ou au Commissaire des Affaires des Sauvages à Régina, ou au Bureau des Sauvages, Winnépeg.

Les soumissions peuvent être faites pour chaque catégorie d'effets (ou pour une partie de chaque catégorie d'effets) séparément, ou pour tous les effets mentionnés dans la liste.

Chaque soumission devra être accompagnée d'un chèque accepté par une banque canadienne, payable au surintendant général des affaires des sauvages, pour au moins cinq pour cent du montant des soumissions pour le Manitoba et les Territoires du Nord-Ouest, lequel chèque sera confisqué si le soumissionnaire refuse de signer le contrat sur demande de ce faire, ou s'il n'accomplit pas le service entrepris. Le chèque sera remis si la soumission n'est pas acceptée.

Les soumissionnaires sont requis de faire la somme totale de la valeur en argent des effets qu'ils offrent de fournir, car sans cela leurs soumissions ne seront point prises en considération.

Chaque soumission devra, en sus de la signature du soumissionnaire, porter la signature de deux cautions jugées suffisantes par le département, pour garantir l'exécution du contrat.

Dans tous les cas où le transport se ferait que partiellement par voie ferrée, les entrepreneurs devront faire des arrangements convenables pour que les approvisionnements soient expédiés sans retards des stations de chemin de fer à leur destination dans l'entrepôt du gouvernement au point de livraison.

Le département ne s'oblige pas d'accepter la plus basse ni aucune des soumissions.

L. VANKOUGHNET,
Sous-surintendant Général des
Affaires des Sauvages.

Dépt. des Affaires des Sauvages, }
OTTAWA, 3 mars 1886. }



Notice to Contractors.

SEALED TENDERS addressed to the undersigned, and endorsed "Tender for Hot-water Heating Apparatus, Post Office, &c., Building, Orangeville, Ont.," will be received at this office until MONDAY, 22nd inst, for the erection and completion of a

HOT-WATER HEATING APPARATUS,

AT THE

Post Office, &c., Building, Orangeville, O.

Plans and specification can be seen at the Department of Public Works, Ottawa and at the office of F. J. Rastrick, Esq, Hamilton, Ont, on and after Monday, 8th instant.

Persons tendering are notified that tenders will not be considered unless made on the printed forms supplied, and signed with their actual signatures.

Each tender must be accompanied by an accepted bank cheque, made payable to the order of the Honorable the Minister of Public Works, equal to five per cent, of the amount of the tender, which will be forfeited if the party decline to enter into a contract when called upon to do so, or if he fail to complete the work contracted for. If the tender be not accepted the cheque will be returned.

The Department does not bind itself to accept the lowest or any tender.

By order,

A. GOBEIL.

Secretary.

Department of Public Works, }
Ottawa 6th March, 1886. }



AVIS AUX ENTREPRENEURS.

On recevra à ce bureau jusqu'à LUNDI le 13e jour de Mars prochain, des soumissions cachetées, adressées au soussigné, et portant la suscription "Soumission pour Appareil de Chauffage, Bureau de Poste, etc., Sorel, Québec." pour la construction d'un

Appareil de Chauffage.

AU

Bureau de Poste, Sorel, P. Q.

On pourra voir les plans et les devis au Ministère des Travaux Publics, Ottawa, et au Bureau de L. Z. Gauthier, ecr., architecte, Sorel, P. Q., à commencer de SAMEDI, le 27e jour courant

Les soumissions devront être faites sur les formules imprimées, fournies par le Ministère, et porter la signature véritable des soumissionnaires.

On devra envoyer avec la soumission un chèque de banque *accepté*, fait payable à l'ordre de l'Honorable Ministre des Travaux Publics, pour une somme *égal à cinq pour cent* du total de la soumission. Ce chèque sera confisqué si le soumissionnaire refuse de signer le contrat sur demande de ce faire, ou s'il ne le remplit pas intégralement. Si la soumission n'est pas acceptée, le chèque sera remis au soumissionnaire.

Le Ministère ne s'engage à accepter ni la plus basse, ni aucune des soumissions.

Par ordre,

A. GOBEIL,
Secrétaire.

Ministère des Travaux Publics, }
Ottawa, 25 Février, 1886. }



DES SOUMISSIONS cachetées, portant la suscription "Soumission pour habillement de la Police à cheval," et adressées à l'Honorable Président du Conseil Privé, Ottawa, seront reçues jusqu'à midi de jeudi le 18 mars 1886.

On pourra obtenir des formules imprimées de soumission, contenant tous les renseignements quant aux articles et les quantités requis, en s'adressant au sousigné.

Aucune soumission ne sera reçue à moins d'être faite sur ces formules imprimées. On pourra voir des échantillons de tous les articles au bureau du sousigné.

Chaque soumission devra être accompagnée d'un chèque accepté par une banque canadienne, pour une somme égale à dix pour cent du total de la soumission, lequel chèque sera confisqué si le soumissionnaire refuse de signer le contrat sur demande de ce faire, ou s'il refuse de compléter le service entrepris. Si la soumission n'est pas acceptée le chèque sera remis.

Il ne sera rien payé aux journaux qui publieront cette annonce sans y avoir été d'abord autorisés.

FRED. WHITE,
Contrôleur,
P. C. N. O.

OTTAWA, 24 février 1886.



ELARGISSEMENT DU CANAL WELLAND.

AVIS AUX ENTREPRENEURS.

DES SOUMISSIONS cachetées adressées au soussigné et portant la suscription " Soumission pour le canal Welland " seront reçues à ce bureau, de la part d'ouvriers entrepreneurs, habiles et pratiques, jusqu'à l'arrivée des malles de l'Est et de l'Ouest **MARDI le NEUVIEME** jour de **MARS** prochain, pour l'exhaussement des murs des écluses, etc., et des berges de cette partie du Canal Welland comprise entre Port Dalhousie et Thorold.

Les travaux seront partagés par sections.

Une carte indiquant les différentes places, les plan et devis, peuvent être consultés à ce bureau le et après mardi le 23 février courant, et des formules de soumission pourront y être obtenues. Des informations du même genre seront fournies au bureau de l'ingénieur résident à Thorold.

Ceux qui se porteront soumissionnaires sont priés d'examiner la localité et bien se rappeler que par suite de la saison et des circonstances où ces travaux devront être faits, quelques-uns d'entre eux sont d'un caractère exceptionnel.

Les soumissions ne seront pas considérées à moins qu'elles ne soient faites strictement conformes aux formules imprimées, et dans le cas des sociétés, devront porter les véritables signatures et indiquer la nature de l'occupation, ainsi que le lieu de la résidence de chacun des membres de la société. De plus les soumissions devront être accompagnées d'un *reçu de dépôt de banque* pour la somme de *deux milles piastres* ou plus suivant l'étendue des travaux sur chaque section—laquelle somme sera confisquée si le soumissionnaire refuse de passer le contrat pour l'entreprise aux taux stipulé dans sa soumission. Le montant requis dans chaque cas sera déclaré sur la formule de soumission.

Les dépôts ainsi faits seront remis aux soumissionnaires respectifs dont les soumissions n'auroient pas été acceptées.

Ce département ne s'oblige pas cependant d'accepter la plus basse soumission ou aucune d'elles.

Par ordre,

A. P. BRADLEY,

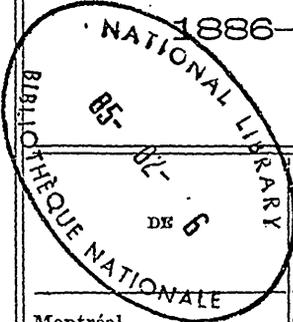
Secrétaire.

Département des chemins de fer et canaux, }
Ottawa, 17 Février 1883. }

CHEMIN DE FER DU GRAND TRONC.

1886-HIVER-1887

HEURES



	POUR	DÉPART	ARRIVÉE
Montréal.....	Québec.....	10.15 p.m.	7.00 a.m.
".....	".....	8.10 a.m.	1.55 p.m.
Québec.....	Montréal.....	8.30 p.m.	6.00 a.m.
".....	".....	2.00 p.m.	8.40 p.m.
Montréal.....	Portland.....	10.15 p.m.	12.05 p.m.
".....	Island Pond.....	3.15 p.m.	9.30 p.m.
".....	Toronto.....	1.00 p.m.	6.30 p.m.
".....	".....	8.55 a.m.	10.40 p.m.
".....	".....	8.55 p.m.	8.55 a.m.
".....	Sau Jean.....	4.30 p.m.	5.30 p.m.
".....	".....	4.20 p.m.	5.20 a.m.
".....	".....	8.30 a.m.	9.20 a.m.
".....	".....	8.30 p.m.	9.20 p.m.
".....	Lake Placid Junction..	4.00 p.m.	6.25 p.m.
".....	Ottawa.....	8.50 a.m.	12.20 p.m.
".....	".....	4.40 p.m.	8.00 p.m.

CHARS PALAIS ET CHARS DORTOIRS

DANS TOUTES LES SOUSTITUTIONS

La ligne la plus avantageuse dans toutes les parties du pays

PASSAGES AU PLUS BAS PRIX POUR TOUS LES POINTS
DE LA NOUVELLE-ANGLETERRE.

Agents dans toutes les villes du Canada

J. HICKSON, *Gerant Général* }
W. WAINWRIGHT, *Ass.-Gerant* } MONTREAL.